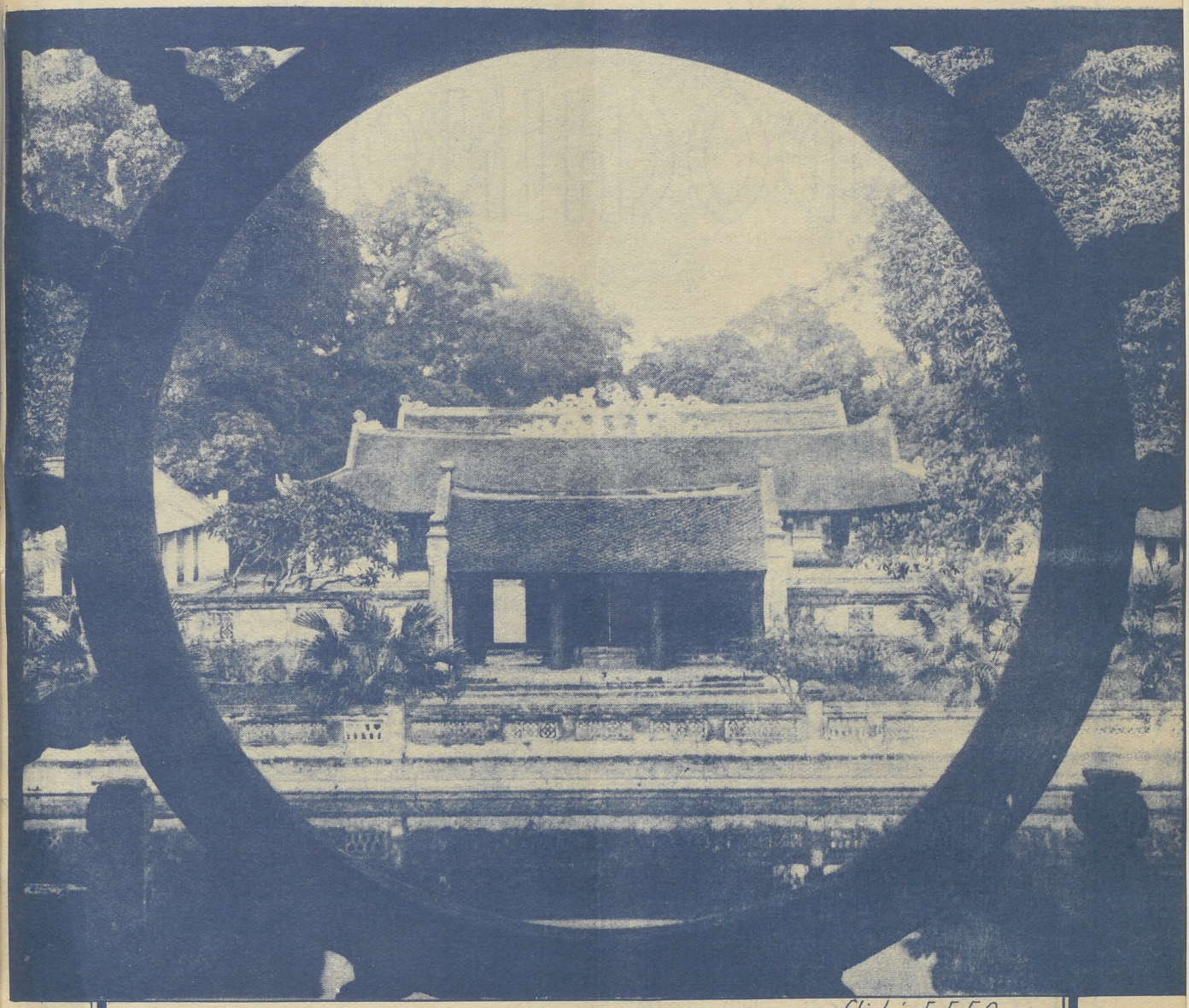
2e Année N° 63 Le N° : 0$.40 Jeudi 13 Nov.bre 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Cliché E.F.E.O.

Văn Miếu

Vue panoramique prise du pavillon du Khuê Văn

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



-Tr. Tanloc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Les amitiés françaises. — Le Canada, par Robert Vannell	1
L'esprit des Annamites à travers le parler populaire, par G. Pisier	5
L'Effort français en Indochine : La Société Indochinoise Forestière et des Allumettes ..	I à VIII
Le Général de Brigade Turquin	IX
Le Gouverneur Général et Mme Decoux visitent les œuvres de bienfaisance et de charité de la ville de Hanoi	X et XI
Plan et vue d'ensemble de la future Cité Universitaire	XII
Feuilles errantes. — Le Bokor (suite), par le Dr Guy Issartier	9
Jeunesse d'Empire. — La jeunesse au Maroc	11
La Semaine dans le Monde, par Jean Deschamps	13
Naissances — Mariages — Décès	15
Mots croisés n° 50	16
Solution des Mots croisés n° 49	16

LES AMITIÉS FRANÇAISES

LE CANADA

par Robert VANNELL.

LE 18 mai 1638, M. de Maisonneuve, remontant le Saint-Laurent, prenait pied sur une île du fleuve ; chargeant ses épaules d'une lourde croix, il allait au nom de Sa Majesté très chrétienne la dresser sur le sommet d'une colline qu'il appela, en son honneur, le Mont Royal. Une Messe d'actions de Grâce fut célébrée et M. de Maisonneuve posa la première pierre de cette mystique Ville-Marie qui, après bien des vicissitudes et d'âpres luttes contre les Iroquois, devint, en 1642, la ville de Montréal. Les Canadiens n'ont pas oublié leur histoire et les fêtes du tricentenaire viennent de commencer. Il y a quelques jours, l'archevêque de Montréal, accompagné du Consul général de France et des cinq présidents des Sociétés françaises de la ville, est allé, Place d'Armes, déposer une couronne au monument des fondateurs.

Ils sont au nombre de trois, trois saints, comme disait Henri Bordeaux : un homme, M. de Maisonneuve et deux femmes : Jeanne Mance et Marguerite Bourgeois. Le pre-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mier, fonda Ville-Marie, devenue la plus grande ville de parler français dans le monde après Paris et un des plus grands centres catholiques du monde entier. Jeanne Mance y créa un hôpital et rassembla autour d'elle les sœurs hospitalières de la vieille France afin de soulager les milliers et les milliers de malades et de mourants qui, depuis, sont venus, auprès de ces êtres sublimes, implorer secours et réconfort. Enfin, Marguerite Bourgeois fut l'apôtre, appelant à Dieu les Ursulines et les Filles de Notre-Dame, qui enseignent et éduquent encore aujourd'hui toutes les jeunes Canadiennes. Sur cette Place d'Armes, face à l'église métropolite de Notre-Dame, au pied de la statue de M. de Maisonneuve, le sculpteur a placé Jeanne Mance, tenant dans ses bras un jeune sauvage qu'elle est en train de panser, son visage énergique « est attentif et presque dur », il fallait de l'énergie, au début de la colonisation, dans ce pays hostile ! Près d'elle, appuyée au piédestal, Marguerite Bourgeois. Champenoise comme M. de Maisonneuve, elle ouvrit sa première école, dans une étable, en 1653. Sa communauté compte aujourd'hui plus de trois mille religieuses et leurs écoles sont répandues dans tout le pays, jusque dans les plus petits villages.

Dans ce cadre historique, vient de s'accomplir le premier geste du souvenir. Associant la vieille et la nouvelle France, des mains pieuses et fidèles sont venues fleurir le monument aux fondateurs, après quoi, devant le sanctuaire de la Vierge, elles se sont jointes, renouvelant à trois cents ans de distance, le geste de ferveur de M. de Maisonneuve et de ses compagnons.

***

La première impression d'un Français qui débarque au Canada est de n'avoir pas passé la mer. Dans cette Normandie du Nouveau-Monde, comme l'appellent les Américains, il retrouve des paysages familiers, il entend la langue de ses pères et reconnaît certaines façons de vivre et de penser, qu'il sait être de son héritage. Lorsque le paquebot qui l'amène, entre dans l'estuaire du Saint-Laurent, qu'au bout d'un jour de navigation, il voit se rapprocher les rives de l'immense fleuve, et qu'on lui désigne les petites cités blanches qui interrompent la ligne sombre des falaises, couvertes d'épinettes, il voit, devant lui, défiler tous les noms du calendrier, auxquels s'associe, le plus souvent, quelque charmante épithète locale : Sainte-Anne-des-Monts, Sainte-Anne-de-Port-Neuf, Saint-Jean-Port-Joli, Sainte-Anne-de-Beaupré, le Lourdes Canadien, autant de jolis villages noyés dans la verdure... Ou bien ce sont des lieux-dits, aux noms pittoresques, aux consonnances de notre belle France : Mont-Joli, Trois-Pistoles, La Malbaie, Rivière-du-Loup, Grandes-Bergeronnes. Après avoir doublé l'île d'Orléans, il aperçoit le château Frontenac, il arrive à Québec, au cœur du Canada français.

Sa première visite devrait être pour la Salle des délibérations de l'Assemblée Législative, dans laquelle, un grand tableau attire les regards. La toile représente la fameuse séance du 21 janvier 1793, au cours de laquelle, le député Chartier de Lothinière, soutenu par tous ses collègues, Canadiens français, défendit les droits de la langue française à laquelle ils jurèrent de ne pas renoncer et fit triompher le principe de l'égalité des deux langues dans le Bas-Canada. Nouveau serment du Jeu de Paume, illustré par un autre David !

Toute l'histoire canadienne tient dans cette image, c'est la prestigieuse épopée, l'incessante lutte pour la langue et les traditions françaises contre une longue tentative d'étouffement, coupée de brusques sursauts. Dans les familles canadiennes, la langue française se maintint dans le parler, tous les livres avaient disparu, saisis par les Anglais, mais le clergé entretenait la flamme sacrée et l'Evangile et le missel servaient de livres de lecture. Ceci me remet en l'esprit une visite que je fis, jadis, à Saint-Jérôme, sous la conduite de l'évêque Mgr Dubois, à la Révérende Mère Supérieure du Couvent des Ursulines. En visitant le Collège de Jeunes Filles, dirigé par cet ordre, je vis, barrant le mur de la classe de français, un grand panneau d'émail bleu, sur lequel, s'étalait, en grosses lettres blanches, l'expression suivante : « Méfiez-vous des Anglicismes ». Ma stupéfaction n'échappa pas à mes hôtes et la Révérende Mère, amusée de ma surprise, me conta, alors, avec une visible fierté, l'histoire de la lutte séculaire que les Canadiens soutinrent pour la conservation de leur parler, descendant fidèle, mais quelque peu archaïque de notre vieux langage du XVII[e] siècle. A la suite de la persécution anglaise — Lord Durham n'avait-il pas tenté de le faire disparaître ? — il restait une grammaire française, une seule et unique grammaire, qui se trouvait chez les Ursulines de Trois-Rivières. Posée sur un lutrin, enserrée dans un cadre de bois, elle servait à tous les élèves qui, à tour de rôle, y venaient apprendre leurs leçons, mais seule

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la maîtresse avait le droit d'en tourner les pages ! Cette grammaire fut recopiée, en soixante-sept exemplaires, sur la table rugueuse d'une cellule, à la clarté d'une méchante lampe et la Mère Supérieure de m'avouer, avec orgueil, qu'elle avait jadis étudié, sur l'une d'entre elles. Quand nous parlons du rayonnement de la France à travers le monde, souvenons-nous de la grammaire des Ursulines de Trois-Rivières !

Dès le premier contact avec la terre canadienne, tout est familier et cordial au voyageur qui vient de France ; l'amitié canadienne ? Vous la trouvez à chaque pas, dans l'aménité de l'homme de la rue, dans son savoureux parler, son accent pittoresque qui vous transporte en pays d'Ouche ou en Saintonge, en passant par le Poitou. Vous la trouvez dans l'intérêt qu'il porte au voyageur, dans les enseignes des boutiques, les annonces des journaux, les programmes des spectacles ; dans le nom des villes et des villages et dans celui des rues. Vous la trouvez aussi dans l'accueil chaleureux des familles canadiennes, dans l'étalage des librairies, le choix des films de cinéma et dans la large hospitalité que le Canada réserve aux hommes et choses de France. Chaque année, à Montréal comme à Québec, le Carême est prêché par un prédicateur français venu spécialement de Paris ; l'Université Laval, à Québec, et l'Université de Montréal se sont attaché depuis longtemps des professeurs français et ces dernières années le collège Stanislas ouvrit à Montréal un établissement, uniquement pourvu de maîtres de l'Université de Paris.

Le Canada, ce n'est pas pour nous, Français, un pays neuf, en plein devenir, un producteur de blé, de pommes et de fourrures, un fournisseur de nickel, de cuivre et de pâte à papier, c'est une communauté de plusieurs millions d'hommes qui parlent notre langue et maintiennent notre culture ; un pays où fleurit notre enseignement, où des journaux nombreux et bien informés propagent notre pensée, où s'ébauche une jeune littérature, s'essayant à tous les genres et qui compte un petit groupe d'historiens, de critiques et de poètes de tout premier plan.

Mais le Canada c'est aussi, ne l'oublions pas, les soldats du corps expéditionnaire canadien, qui vinrent pendant la Grande Guerre faire la relève sur les bords de la Somme et dont les tombes, creusées en terre de France, ont parsemé de leurs croix blanches les pentes des coteaux de Vimy. Sur les rives du Saint-Laurent, un buste de Rodin symbolisant la France après la victoire, porte sur le piédestal, cette inscription :

AU CANADA
qui a versé le sang de ses fils
Pour la liberté du monde
La France reconnaissante
(1914-1918)

Il atteste depuis 1921 au pays de Québec que la France n'a pas oublié.

S'il en était besoin, nous pourrions réaliser l'attachement des Canadiens à la Patrie de leurs pères, en suivant le cortège qui, chaque année, le 24 juin, lors de la Fête Nationale canadienne, parcourt les grandes villes du Canada français. Des chars représentent des luttes contre Hurons, Algonquins et Iroquois, les fastes de la Colonie et l'héroïsme de ses défenseurs. On y voit, se succédant : les découvreurs qui franchissent en canoé les rapides des rivières laurentiennes ; Jacques Cartier plantant la Croix de Gaspé ; Samuel de Champlain, tenant ses audiences à Québec, Montcalm à la bataille de Carillon ; Madeleine de Verchères, défendant son manoir contre les Iroquois, que sais-je encore ? Le cortège est dominé par une forêt d'oriflammes ou voisinent l'Union Jack, le pavillon tricolore et la bannière étoilée, tandis que l'étendard fleurdelysé rappelle que sur ces rivages, luttèrent et moururent les soldats du Roi de France. Des orchestres, venus de tous les coins du pays, accompagnent le défilé au son des vieilles chansons françaises : « A la claire fontaine », « En revenant de la Lorraine », « Joli tambour », « Dans Paris y-a-t-une brune », « Auprès de ma blonde » et d'autres encore... et, de part et d'autre, sur les trottoirs et le pas des portes, aux balcons et aux fenêtres, une foule immense reprend en chœur les refrains de notre pays.

Il me souvient m'être arrêté, une chaude après-midi de juillet, près d'un village de colonisation, entre Saint-Sémion et Chicoutini, sur le chemin de Peribonka, où je me rendais en pèlerinage, à la tombe de Louis Hémon, l'immortel auteur de « Maria Chapdelaine », cette « Mireille des neiges ». Du haut d'une petite colline, aux formes arrondies, si fréquentes dans ce pays de pénéplaine, je venais de découvrir dans une étroite vallée, les premières habitations des colons, récemment venus pour « faire de la terre ». Une chapelle en bois et quelques maisons en rondins constituaient tout le village. M'approchant d'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« habitant » (1) qui regardait son champ, je lui demandais où je pouvais me rafraîchir. Il me toisa des pieds à la tête et dans ce tutoiement familier au pays de Québec, me dit : « Toi, t'es pas d'icitte (2), t'es du vieux pays ; il n'y a rien à boire, mais viens chez la mère, elle ira qu'ri (3) de l'eau frette (4) ». Je le suivis dans sa rustique demeure et je bus à grands traits, un verre d'eau fraîche que « la mère » était allée puiser à la source voisine.

Il s'appelait Paul Brassart ; pour la troisième fois dans son existence de paysan, il avait émigré vers le Nord pour « faire de la terre ». De Sainte-Anne-de-Beaupré à Saint-Siméon et de là dans ce village qui n'avait pas encore de nom. Nous parlâmes de la France, de cette France lointaine, qu'il n'avait jamais vue et qui, en quittant ses ancêtres, leur avait laissé leurs patronymes, leur langue et leur foi, et aussi, la fierté d'associer, en toute occasion, au mot de canadien, l'épithète de français. C'était un dimanche ; après l'avoir quitté, encore tout ému d'avoir fait surgir, dans son cœur, quelque vague et inconscient souvenir qui n'était plus le sien, j'eus la profonde joie de voir flotter, au loin, dans la campagne, sur chaque ferme canadienne, un drapeau français et je songeais avec une certaine tristesse, que je n'en avais jamais tant vu dans mon propre pays !

Aujourd'hui, la France subit une douloureuse épreuve, elle souffre dans toutes les fibres de son être, mais l'amitié canadienne n'est pas morte, elle sait nos malheurs et souffre avec nous. Le Canada, seul de tous les Dominions anglais, n'a pas rompu ses relations diplomatiques avec la France ; dans les colonnes de ses journaux, dans les émissions de sa Radio, le vieux pays tient toujours une large place et choses et gens de France y sont toujours aussi abondamment commentés. De toutes parts, du Lac Saint-Jean au Lac Champlain, de la Gaspésie au Temiscamingue, nous parviennent des témoignages d'admiration et de sympathie. Je détacherai aujourd'hui pour les lecteurs d'« Indochine », l'admirable lettre que publiait, dans un numéro récent, « Le Devoir » de Montréal. S'adressant à M. Bullitt, ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, à la suite d'une conférence qu'il venait de prononcer au Cercle Universitaire, une dame de Montréal s'exprimait en ces termes :

Montréal, 14 juillet 1941.

Monsieur,

Tous les cœurs français ne peuvent qu'être profondément touchés de l'accent sincère de votre éclatant témoignage en faveur de la France. Mais il ne suffit pas de crier « Vive la France ! », ce n'est qu'un mot. Il faut la faire vivre... Il faut des actes. C'est à quoi s'emploient ceux qui sont restés sur son sol ravagé, mais toujours fécond. Ils n'ont pas choisi la voie de la « soumission ». Elle leur a été imposée par les fautes de leurs prédécesseurs et ils ont eu le courage de ne pas reculer devant la lourde tâche : c'était bien plus difficile que de s'en aller se battre. Ce n'est pas un misérable calcul de balance qui a incité nos chefs à demander l'armistice, mais une nécessité pressante, une question de vie ou de mort, comme lorsqu'un chirurgien risque une opération douteuse qui est l'unique moyen de salut. La suite de la guerre, qui pouvait la prévoir, la prédire avec assurance ?

.....

Autrefois, il y avait deux Frances : la France officielle et l'autre, celle aux traits éternels. Maintenant que nous en avons acheté le moyen, combien chèrement nous voulons qu'il n'y ait plus qu'une France.

Pour terminer, je recours à la péroraison de l'adresse au Comité France-Amérique par l'honorable Rodolphe Lemieux en 1929 :

« La France est un merveilleux pays, qui sait toujours rebondir quand on le croit accablé », vérité vieille comme la Gaule, que Pierre de Ronsard a su exprimer dans une langue savoureuse :

Tant plus on foule aux pieds la fleur
Du safran, plus est fleurissante ;
Ainsi de France la grandeur :
Plus on la foule et plus augmente.

Quel beau témoignage de confiance et de foi et quel bel exemple, de la part d'une enfant de cette nouvelle France qui ne veut pas désespérer. Les Canadiens peuvent chanter aujourd'hui avec leur poète Louis Fréchette :

Jadis la France, sur nos bords,
Jeta sa semence immortelle ;
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle.

et j'ajouterai :

Chère au cœur de tous les Français.

Robert VANNELL.

(1) Habitant : manant, habitant des campagnes.
(2), (3), (4) Icitte : ici. Qu'ri : quérir, chercher. Frette : froid, s'emploient encore couramment en Saintonge, en Vendée et même en Touraine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'esprit des Annamites à travers le parler populaire

par G. PISIER.

On se plaît communément à penser que le parler annamite est compassé, guindé, paralysé par l'« usage » et tout embarrassé de clauses de style imposées par « les rites ». Ceci est en partie vrai, certes, pour le langage quasi officiel qui est employé dans les relations humaines, hiérarchisées, imposées par la vie collective et qui dérive de la stricte observation des règles qui président aux trois grands rapports sociaux (tam cương). Mais derrière ce langage quelque peu académique, comme derrière ce masque froid et réservé, que la plupart des Annamites croient devoir revêtir, notamment dans leurs rapports avec les Européens, se cache un parler populaire dru, vif, gai, à l'emporte-pièce, *mine inépuisable de renseignements précieux pour le philologue et le folkloriste et j'ajouterai pour le spécialiste ou l'amateur de géographie humaine,* langage qui exprime *sous une forme tantôt naïve et simple, tantôt narquoise et volontiers humoristique* l'âme populaire du paysan de Viêt-Nam.

On est émerveillé d'entendre les hommes du peuple s'exprimer continuellement en ce langage imagé et pittoresque qui montre quelle richesse, quelle variété, quel charme et quelle saveur possède notre idiome national. Il y a là matière à des œuvres originales et vastes : il ne nous a manqué qu'un Rabelais pour exploiter cette mine inépuisable (Phạm-Quỳnh).

En attendant qu'un Rabelais annamite puisse immortaliser l'esprit de sa race dans un ouvrage qui pourrait s'intituler « Les faicts et prouesses espoventables de Monsieur Lý Toét » (1) ou « Les horrifiques aventures de Monsieur Xã Xệ » (2), je me propose, bien modestement, de vous en donner quelque aperçu en glanant de ci, de là, au cours d'une brève promenade dans la nhà-quê tonkinoise, quelques expressions



Lý-Toét et Xã-Xệ

les plus caractéristiques du parler populaire.

***

Madame « *Félicité Suprême* » est une brave campagnarde, courtaude, lourdaude, *grasse comme une caille plumée* (béo như cun cút vặt), à visage rond comme la lune (mặt tròn khuôn nguyệt), besogneuse et courageuse, qui passe son temps entre ses quelques lopins de rizière et le marché, où elle tente d'augmenter de quelques sous le maigre casuel de sa famille. C'est un type courant de paysanne tonkinoise. On l'aime bien mais on se moque d'elle, sans méchanceté d'ailleurs. Au reste, elle n'est pas la dernière à décocher une pointe à son semblable.

Elle est à première vue *timide comme une jeune mariée que l'on conduit chez son mari* (Bẽn lẽn như gái mới về nhà chồng). Mais, mise en confiance, elle devient *plus bavarde qu'une tourterelle* (nói quá cu gáy).

(1) et (2) Types populaires annamites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il lui arrive même de *rabâcher comme un chien qui mâchonne des chiffons* (nói dai nhách như chó nhai giẻ rách).

Elle porte, comme toutes ses compagnes, plusieurs pantalons et, au-dessus, cet inénarrable amas de ceintures tubulaires, ces *intestins d'éléphants* (ruột tượng) dans lesquelles elle a fourré toutes sortes de petites choses dont quelque menue monnaie et son trousseau de clefs. En l'apercevant, le petit Cu (1) dit qu'elle ressemble *à un chat qui a les intestins en dehors du ventre* (lôi thôi như mèo sổ ruột).

Quand elle arrive au marché, brinquebalante et tintinnabulante, portant tout son petit commerce dans deux paniers suspendus au bout d'un porte-charge, on dit qu'elle est encombrante *comme une porteuse d'excréments qui passe un bac* (nghênh ngang như mụ thung sang đò).



Madame *Aubergine*, qui s'est arrangée pour arriver avant elle et lui prendre sa place, grommelle qu'elle est *insolente comme une grosse mouche pénétrant dans le water-closet* (bắng nhắng như nhặng vào chuồng tiêu). Mais Madame Félicité Suprême est une femme de tête, qui ne s'en laisse pas remontrer. Elle crie, hurle et tempête, sûre de son bon droit, ce qui indispose Madame *Oignon* qui profère que ce n'est pas la peine de brailler comme *une bande de Chinois qui font naufrage* (lô xô như ngô phải tàu). Elle ajoute encore *regardez-la qui grimace comme un singe qui mange du gingembre* (nhăn nhó như khỉ ăn gừng). Ce qui met Madame Félicité Suprême hors d'elle. Mais on ne la laisse pas au dépourvu. Elle n'a pas l'esprit d'escalier. Elle répond du tac au tac, à cette Madame Oignon qui se targue de suivre l'enseignement du Bouddha: *votre bouche invoque le Saint mais votre ventre renferme trois paniers de poignards* (lỗ miệng thì nói na-mô, trong lòng thì đựng một bồ dao găm).La généreuse indignation qui la remplit la met en verve : *votre tête est vide « comme le derrière de la statue du Bouddha »* (rỗng như đít Bụt). Elle ajoute encore, faisant allusion à quelque inconduite de Madame Oignon : *Ils prient Bouddha, ces bonzes et bonzesses, qui s'enroulent et s'accouplent l'un à l'autre* (Na-mô Bồ-tát bồ hòn, ông sư bà vãi cuộn tròn lấy nhau). Enfin, excitée par un auditoire hilare, elle décoche ce trait perfide, faisant allusion à une infirmité bien connue de Madame Oignon et de son mari : *Un homme asthmatique qui se marie avec une femme asthmatique, la nuit ils poussent ensemble des cris comme deux clarinettes qui jouent en même temps* (Chồng hen lại lấy vợ hen, đêm nằm cò cử như kèn thổi đôi). C'en est trop, Madame Félicité Suprême a nettement dépassé les limites de la bienséance. Madame Oignon se précipite sur elle en invoquant le nom de tous les saints. La compagnie est ravie : il va se passer quelque chose... Mais Monsieur *la Paix Suprême*, l'agent de police, est là qui veille et qui intervient, le bâton menaçant.

Silence sur le marché. Tout le monde est soudain aussi *indifférent que les habitants d'un canton à qui on ordonne de poursuivre des brigands* (hững hờ như hàng tổng đánh kẻ cướp).

(1) On sait que les Annamites, pour éviter d'attirer l'attention des mauvais génies sur leurs enfants, ont coutume de leur décerner dans leur très jeune âge, des surnoms très orduriers. Thằng Cu, qui est un nom très courant, signifie « le sexe masculin ». Pour les filles, le nom le plus employé est cái đĩ, qui veut dire « petite prostituée ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous avons dit que Madame Félicité Suprême est courageuse, certes, mais elle craint cependant les agents de l'autorité. Elle se fait toute petite et se multiplie en prosternations respectueuses, ce qui fait dire à l'insolent petit Cu : *elle fait des révérences comme une loutre qui plonge* (lạy như rái). Ce garnement ajoute encore : *elle tremble comme un lézard à qui l'on a coupé la queue* (run như thằn lằn đứt đuôi). *Elle reste confuse comme un chat à qui on a coupé les oreilles* (tiu nghỉu như mèo cắt tai). *Elle reste hébétée comme une poule qui avale une punaise* (ngẩn như gà ăn bọ xít). *Elle est embarrassée comme une bonzesse qui accouche* (bối rối như bà sư đẻ). *Elle est aussi ahurie qu'un canard qui entend le tonnerre* (như vịt nghe sấm). *Elle est hébétée comme un montagnard qui arrive dans la plaine* (lớ ngớ như rợ xuống đồng bằng). Le petit Cu, qui a l'esprit réaliste, en profite pour lui subtiliser trois courges et une saucisse de chien.

La colère est tombée mais comment ne pas perdre la face ? Madame Félicité Suprême s'en tire par une pirouette : *Il n'y a pas de honte à s'effacer devant un éléphant*, dit-elle (tránh voi chẳng xấu mặt nào), et lorsque Monsieur « la Paix Suprême » s'est éloigné, elle lui décoche en sourdine, toujours prudente, ce trait irrévérencieux qui déride même Madame Oignon : *Monsieur le crapaud qui porte des galoches* (cóc đi guốc). *Il a le nez en l'air comme s'il jouait à la balle* (mặt trưng trăng như mặt đánh bóng). Elle ajoute même, quand Monsieur « La Paix Suprême » est hors de portée d'oreille qu'elle est prête à nouer des relations très intimes avec ses ancêtres jusqu'à la cinquième génération...

***

Mais quittons le marché et allons rendre visite à Monsieur *Félicité Suprême.*

Monsieur Félicité Suprême est aussi long et maigre que Madame Félicité Suprême est courte et grasse. On l'a surnommé, de ce fait, *Monsieur la Grue* (ông Hạc) ce qui n'est nullement désobligeant car, chacun le sait, la grue symbolise la longévité. Il est habillé d'une grande robe de brocart qui fut neuve il y a vingt ans ; il porte de petites lunettes en fer devant des *yeux gros comme des bigorneaux* (mắt trao tráo như ốc bươu) et son visage est d'un jaune parchemin, *lisse comme les fesses d'une statue de Bouddha* (trơn như đít Bụt).

Monsieur Félicité Suprême passe son temps sur son bat-flanc entre ses livres, son pinceau, son encrier et sa petite tasse d'alcool. Vous l'avez deviné, c'est un lettré, ou du moins il le prétend, car Madame Félicité Suprême ne vous cachera pas que son mari a toujours échoué à tous ses examens et qu'elle le considère comme un propre à rien. Il est tellement paresseux, dit-elle, qu'il ne se donne même pas la peine de *fermer quatre doigts pour montrer quelque chose avec le cinquième* (chỉ tay năm ngón). Elle dit encore *qu'une mouche pourrait se poser sur ses lèvres qu'il ne la chasserait pas* (ruồi đậu lên mép không đuổi).

Les mauvaises langues racontent que cette légère acrimonie que Madame Félicité Suprême manifeste vis-à-vis de son époux a pour motif le fait que Monsieur Félicité Suprême la délaisserait quelque peu et ne serait pas très ardent à accomplir le devoir que la loi lui impose. Madame Mandarine, la voisine, fredonne souvent ce vers : *après trois ans de dur veuvage elle est tombée sur un mari qui ne fait que dormir* (ở hóa ba năm, lấy phải chồng hay ngủ) ou encore *le roi la fait venir une fois tous les trois ans, et précisément ce jour-là elle se trouve indisposée* (ba năm được bận vua vời, phải ngày kinh nguyệt).

Quelle que soit la vérité sur cette affaire qui ne nous regarde pas, il est cependant certain que c'est Madame Félicité Suprême qui porte la culotte. Et Monsieur Félicité Suprême a certainement quelque chose à se reprocher, car il est tout petit garçon devant elle et dès qu'elle rentre il se fait aussi empressé qu'un *devin qui organise une noce* (loanh quanh như thầy bói dọn cưới). A sa femme qui l'appelle, il répond humble-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment : *je rends compte respectueusement à mon épouse que me voici* (vợ kêu thì dạ bẩm bà tôi đây).

Madame Félicité Suprême ne manque pas de se plaindre en style fleuri de son destin, ainsi qu'elle le fait tous les jours : *mon sort est aussi pénible que celui de la tortue qui, à la maison commune doit porter une grue, et à la pagode une stèle* (thương thay thân-phận con rùa, trên đình hạc cưỡi, dưới chùa đội bia). Elle rappelle avec brusquerie à Monsieur Félicité Suprême toute la chance qu'il a de posséder une femme comme elle. Il est aussi chanceux qu'*un chien qui en bâillant attrape une mouche* (chó ngáp phải ruồi) ou qu'*une souris qui tombe dans une jarre pleine de riz* (chuột sa chĩnh gạo).

Monsieur Félicité Suprême reste respectueux et immuable *comme la tête d'un porc rôti qui regarde son maître* (trơ trơ như sỏ lợn nhìn thày). *Il reste la bouche ouverte comme le crachoir d'un* thày đề (1) (mồm toe toét như ông nhổ thày đề).

Devant cette scène de ménage, nous sommes aussi embarrassés que *des corbeaux qui entrent à l'improviste dans une porcherie* (chập chà chập choạng như quạ vào chuồng lợn).

Mais Monsieur Félicité Suprême se ressaisit et ravi de notre visite, va pouvoir nous parler de sa marotte. A vrai dire, Monsieur Félicité Suprême est un peu « gàn » (toqué, picksilly). Il ne pense qu'à une chose, c'est à devenir mandarin. Il se croit encore au temps des concours triennaux et ne désespère pas de décrocher un jour son titre de « tú-tài » (talent fleuri). Et de construire des châteaux en Espagne, si je puis dire, « quand je serai Tri-huyện », « quand je serai Tri-phủ », « quand je serai Tổng-đốc »...

Madame Félicité Suprême murmure perfidement, *quand les chiens porteront des jupes en satin* (chó có váy lĩnh), et elle ajoute *vous serez mandarin quand, avec des tiges de laitue, on pourra construire des temples, quand, avec du bois de lim, on pourra préparer une salade.*

Bao giờ rau diếp làm đình,
Gỗ lim ăn ghém...

quand les chats pondront des œufs (mèo đẻ ra trứng), *quand les méduses traverseront une nasse* (mấy đời sứa vượt qua đăng).

Voilà vingt ans, dit-elle, qu'elle lui répète qu'il n'est qu'un sot et que ce n'est pas en se mettant au lit dès qu'il a mangé (ăn no lại nằm) qu'il décrochera un titre.

Mais c'est comme si elle *jouait du violon à l'oreille d'un buffle* (đờn gẩy tai trâu) ou si elle *cherchait des aiguilles au fond de la mer* (đáy biển mò kim) ou encore si elle essayait d'*emprunter un peigne à un bonze* (mượn lược nhà sư), ou de *porter un œuf au bout d'un bâton* (như trứng quầy đầu gậy) ou de *faire frire un caillou pour en extraire la graisse* (rán sành ra mỡ), ou de *prendre un panier pour couvrir un éléphant* (lấy thúng úp voi), ou de *prendre un bâton pour percer le ciel* (lấy gậy chọc giời), ou de *courir au soleil pour éviter la chaleur* (chạy trời khỏi nắng).

Monsieur Félicité Suprême n'est qu'un présomptueux qui *embouche une trompette et ne réussit qu'à se gonfler les joues* (cất lấy tiếng kèn liền búng má ra). *Il est comme la couleuvre qui voudrait avaler une baleine* (rắn con lăm le nuốt cá voi).

La verve ironique de Madame Félicité Suprême devient intarrissable, aussi, Monsieur Félicité Suprême, découragé, baisse le chef, regagne son bat-flanc à pas ténus *comme un échassier en quête de petites crevettes* (lò rò như cò bắt tép) et s'y asseoit aussi *triste qu'une prostituée dans ses vieux jours* (buồn tênh như đĩ về già)...

***

Si un Rabelais annamite était tenté de nous conter la suite de cette histoire, nous y prendrions un plaisir extrême.

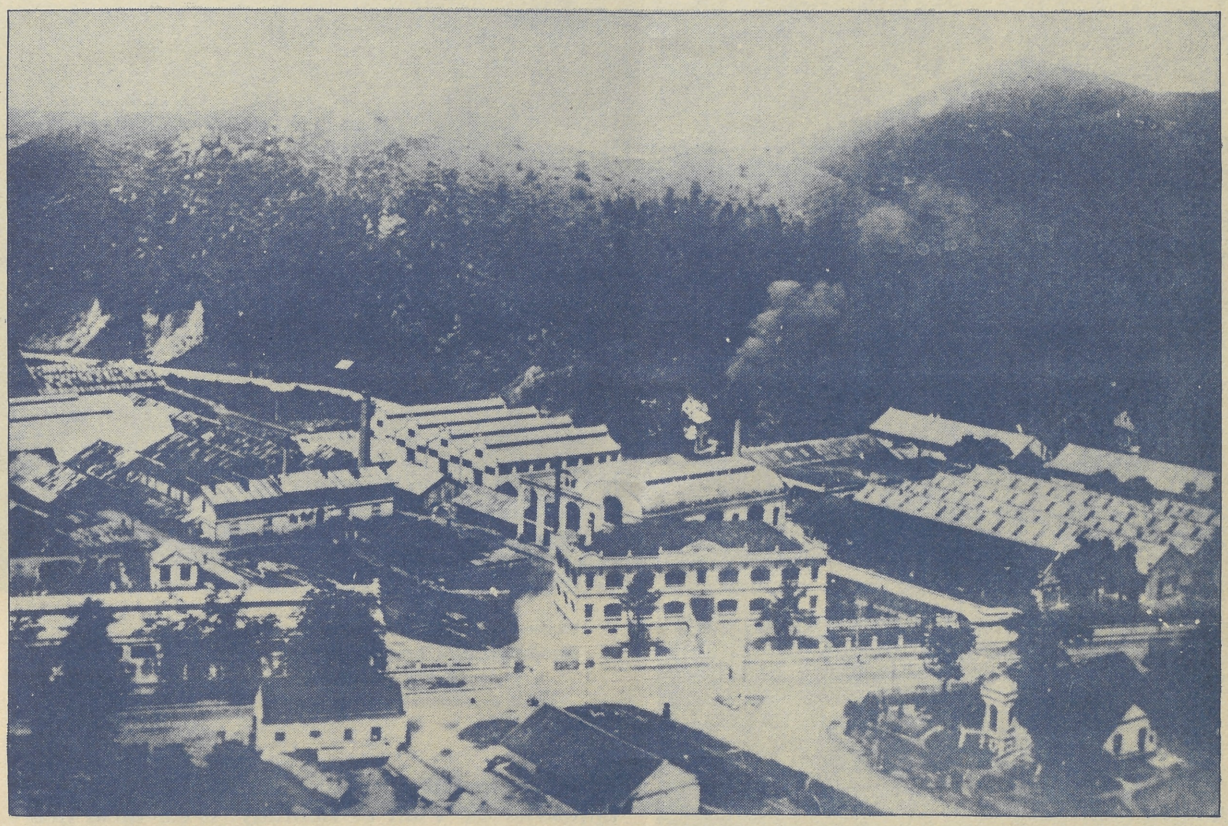
Georges Pisier.

(Illustrations extraites du journal *Ngày-Nay*.)

(1) Professeur de caractères chinois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Société Indochinoise Forestière et des Allumettes



Vue générale des Usines de Benthuy

Sous la même direction générale, nous trouvons là deux affaires distinctes. Pour la commodité de l'exposé, je les séparerai arbitrairement sur le papier, c'est-à-dire que je parlerai d'abord de ce que j'ai vu à Benthuy, et qui est constitué d'une scierie et d'une centrale électrique, puis de ce que j'ai vu à Hanoi, où sont fabriquées les allumettes.

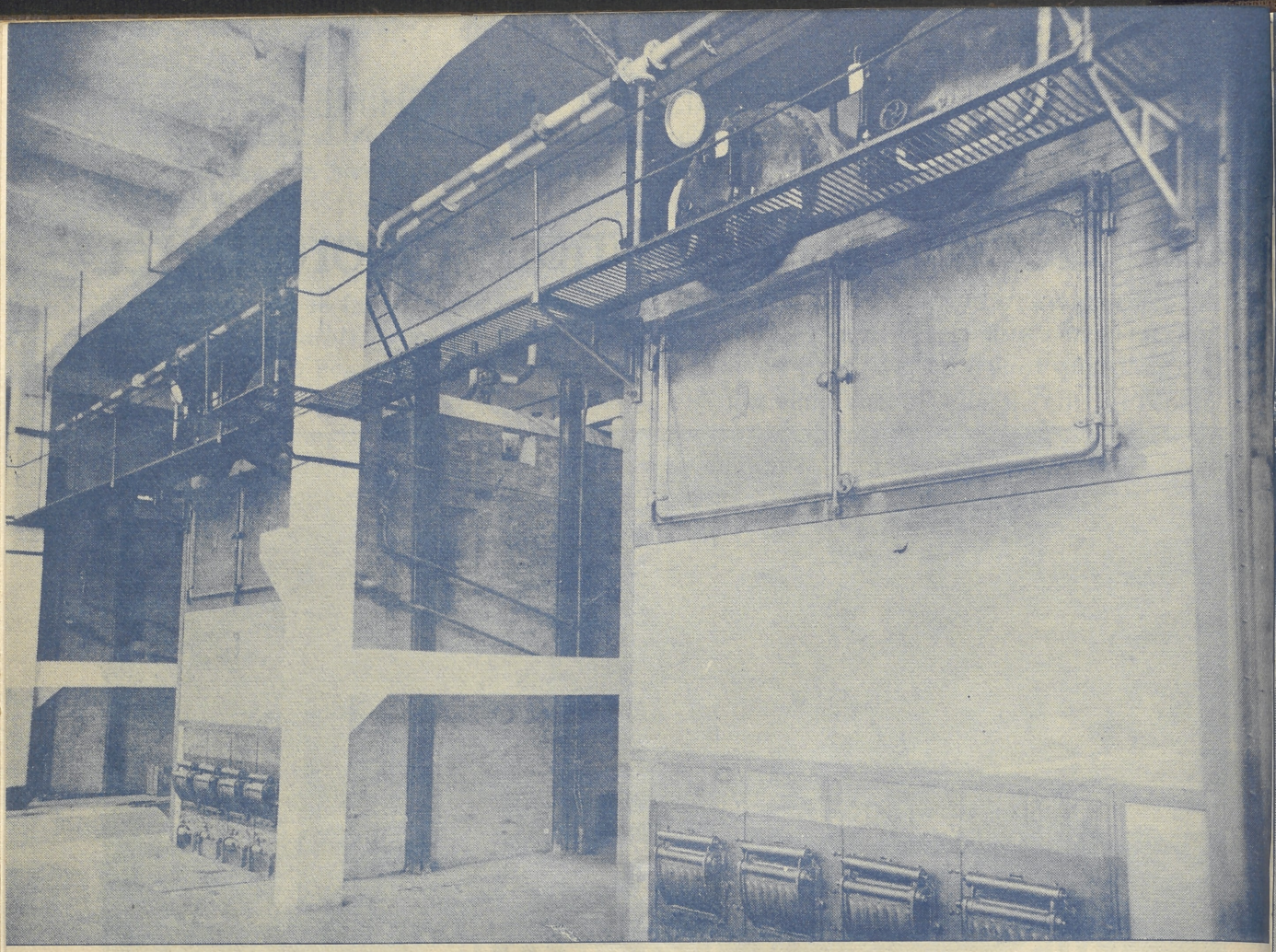
Les origines de la Forestière remontent aux temps héroïques, bien avant la pacification ; à Benthuy, en somme, on se trouve certainement en présence d'une des entreprises françaises les plus anciennes d'Indochine. En effet, ce fut Jean Dupuis lui-même qui, vers 1885, reçut en concession l'exploitation forestière du bassin du Sông Ca. La Scierie de Bên-thuy est liée à l'histoire.

Ce fut un nommé Mange qui succéda à Jean Dupuis. Ensuite, une Société fut fondée, appelée Société Commerciale de l'Annam, tandis que fonctionnait une Société des Allumettes. En 1922, les deux Sociétés fusionnèrent, sous le nom de Société Indochinoise Forestière et des Allumettes. Le Directeur général est M. Chatot. L'usine de fabrication des allumettes de Benthuy a été supprimée en 1934 ; seule, l'usine de Hanoi assure la fabrication ; c'est une usine au matériel moderne, dont je parlerai plus loin.

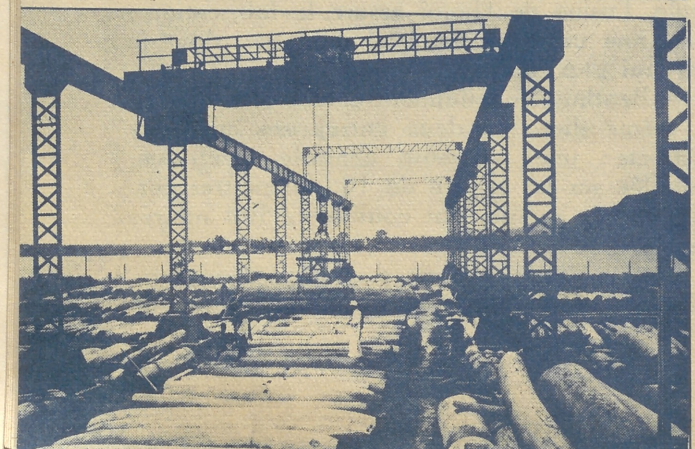
A Benthuy, fonctionnent côte à côte et sous la même direction deux entreprises aux buts distincts : une puissante centrale électrique, installée sur un espace de 10.000 mètres carrés, et une scierie, qui couvre 22.500 mètres carrés.

L'usine électrique est des plus moderne Elle assure la fourniture de l'éclairage et de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques







Ci-dessus : Les chaudières Babcok-Wilcok.
Ci-contre : La Direction et la Centrale électrique
Le Pont roulant

la force motrice à tout le groupe urbain et industriel de Vinh et Benthuy. C'est ainsi que les immenses ateliers du chemin de fer de Truong-thi, utilisent son courant, ainsi que la Société des Phosphates de l'Annam. La chaufferie est constituée par trois chaudières Balcok-Wilcok. Elle met en mouvement deux turbines Ljungstrom de 1.500 kilowatts sous 3.300 volts, et une turbine Zoelly (Escher, Wyss et Cie, Zurich) de 450 kilowatts. Soit une puissance totale de 3.450 kilowatts-heure.

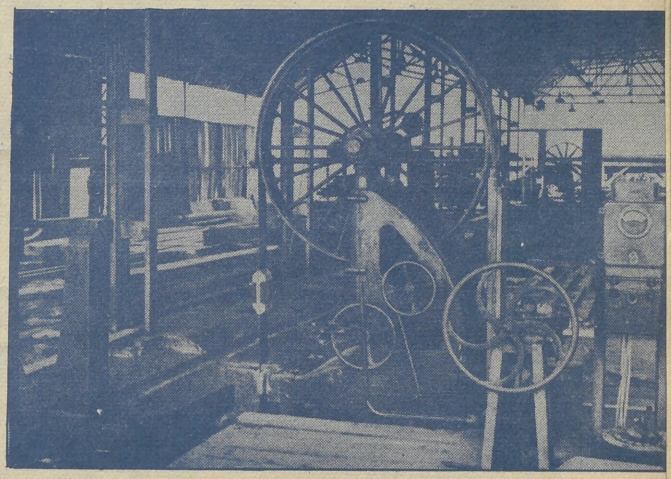
La consommation d'électricité par la région ne cesse de s'accroître ; en 1934, on avait produit 1.800.000 kilowatts ; en 1940, on en a vendu 2.180.000. L'usine est d'ailleurs très loin encore de la limite possible de sa production. Des irrigations par pompage du Nord-Annam absorberont plus de 1.000.000 de kilowatts.

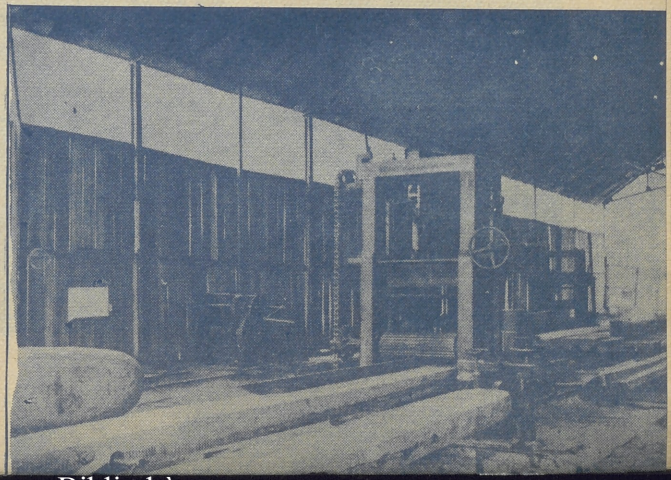
Elle emploie cent cinquante ouvriers, sans compter le personnel européen.

Mais ce qui nous intéresse spécialement, c'est la scierie, fille lointaine de Jean Dupuis.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ci-dessus : Centrale électrique : les turbines
Ci-contre : Une scie à grumes
Une scie alternative à plusieurs lames





Depuis les débuts, on pense bien que l'usine s'est agrandie et modernisée ; toutefois, les restes d'une vieille scierie remontant à 1890 subsistent encore ; on ne s'en sert évidemment à peu près plus, sinon pour entreposer des stocks. La scierie en service est très moderne comme outillage, et abritée sous de vastes hangars en tôle (l'usine couvre une superficie de 20.000 mètres carrés). On y travaille très à l'aise, car l'espace est vaste et l'air circule. Parmi tout le matériel en marche, je remarque particulièrement une puissante scie à grumes, qui vous fend longitudinalement un tronc comme s'il était tendre, et plusieurs scies alternatives à lames multiples qui débitent un plateau en autant de chevrons ou de planches qu'on veut, à l'épaisseur qu'on veut, et à la fois.

A l'usine on ne se contente pas de faire planches, chevrons et voliges, on fait aussi, à la commande, toutes sortes de travaux pour construction, transports, etc... C'est ainsi que j'assiste à la confection de roues de charrettes, à celle de grosses pièces de charpente, à celle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de portes et de volets, enfin à celle de pièces de parqueterie extrêmement diverses et souvent très fines.

Les grumes arrivent à l'usine par voie d'eau ; pour la régularité des manœuvres, un canal et un bassin sont disposés, par où les billes sont facilement amenées à portée du pont roulant. Celui-ci est bien la pièce la plus impressionnante de l'installation ; les pylônes permettent une allée et venue du pont sur une longueur de cent mètres. Avec une puissance et une souplesse extraordinaires, le pont, commandé par un seul homme dans sa cabine haut perchée, se déplace rapidement, prend une énorme grume dans les puissantes mâchoires qu'il a laissé tomber sur elle, l'élève comme il ferait d'un gros cigare, l'emporte aux ordres et la dépose tout doucement.

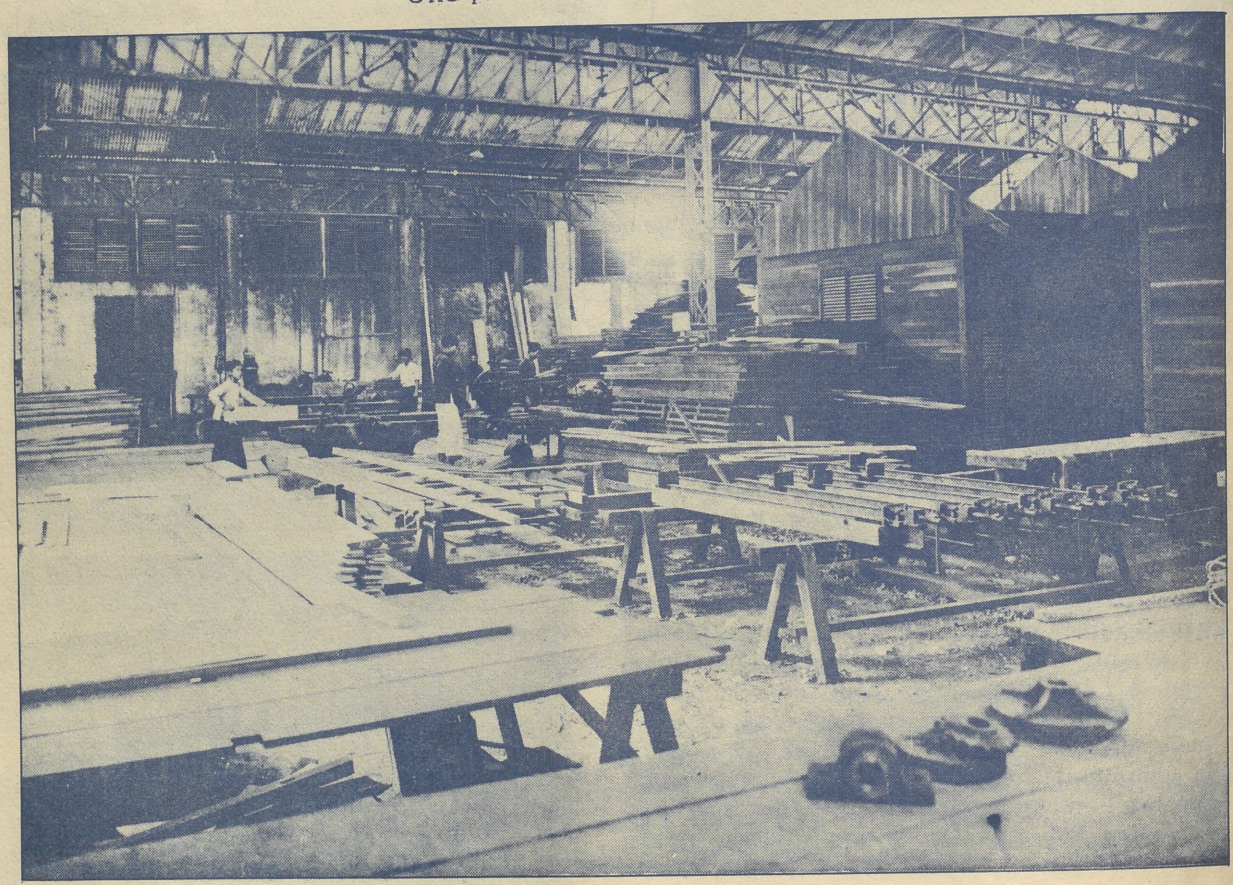
La scierie donne du travail à plus de 200 ouvriers à Benthuy. En outre, les exploitations forestières qui l'alimentent emploient de 500 à 1.000 ouvriers suivant les époques.

Une sérieuse question est posée à tout industriel utilisant le bois dans des climats chauds et humides : comment rendre possible l'emploi de ce bois sans perdre les longues années qu'il met à se débarrasser de sa sève et de son eau ? Tant qu'il n'est pas sec, le bois « travaille », et ici il met un temps infini à sécher.

La solution, c'est l'étuve. A Benthuy, est installée une vaste étuve à quatre chambres. Dans ces chambres, on dispose le bois déjà débité (chevrons, planches, etc...) de façon que l'air circule entre les pièces ; on dit qu'il est « épinglé ». Quand la chambre est entièrement garnie et les issues fermées, commence la dessiccation à l'air chaud. C'est une opération assez délicate, qui demande à être menée sans hâte et bien réglée. Trop rapide, ou bien présentant de brusques sautes de température, elle fendillerait le bois et le rendrait plus ou moins inutilisable, en tout cas, diminuerait sa qualité. Un bon étuvement dure une quinzaine de jours, avec une température croissant progressivement de 35 à 80 degrés. La dessiccation ne doit pas être absolue, sinon le bois serait cassant. C'est pourquoi, tout comme les bois qui ont séché naturellement, les bois étuvés jouent toujours un peu. En terme de métier, on dit qu'un bois totalement sec est « mort » ; il ne joue plus, mais il est impropre à tout travail.

A Benthuy, on débite et étuve, d'une façon générale, huit variétés de bois ; primo, trois bois très durs, à savoir :

Une partie de la Menuiserie



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le **Lim,** « erythrophlacum fordii » (légumineuses Caès) ;

Le **Ca ôi,** « castanopsis » (fagacées) ;

Le **Tau,** « vatica sinaptea tonkinensis » (diptérocarpées).

Puis trois bois demi-durs :

Le **Hoang-linh,** « peltophorum dasyrachis » (légumineuses Caès) ;

Le **Gôi,** « aglaia gigantea » (méliacées) ;

Le **Gioi,** « talauma gioi » (magnoliacées).

Enfin deux bois très prisés en ébénisterie :

Le **Gu,** « sindora cochinchinensis » (légumineuses Caès) ;

Le **Lat,** « chukrasia » (méliacées).

Il y a bien d'autres essences utilisables dans la forêt annamite ou laotienne, mais l'exploitation de la région s'est généralement limitée à celles que j'indique. On ne travaille aucun résineux à Benthuy.

Parmi les essences dont on vient de lire les noms rébarbatifs, trois sont très connus des Hanoïens : le « lim », bois très lourd et très dur, servant à l'ameublement comme à la charpente, le « gu », bois d'ébénisterie au grain très fin, permettant toute sorte de sculpture, enfin le « lat », qu'on ne sculpte pas, car il est un peu cassant, mais qui, poli et verni, donne de si belles surfaces moirées. Le « giôi » est un magnolia ; en Europe cet arbre n'est guère utilisé que comme plante d'ornement, mais en Amérique il y a des spécimens gigantesques. Enfin le « ca ôi », c'est à signaler, est un châtaignier.

Il n'y a pas de chênes, ou du moins on ne les exploite pas, dans les régions forestières qui alimentent la scierie de Benthuy ; mais il en existe au Tonkin : c'est le « gie », qui abonde dans le Nord, et qui présente une cinquantaine de variétés.

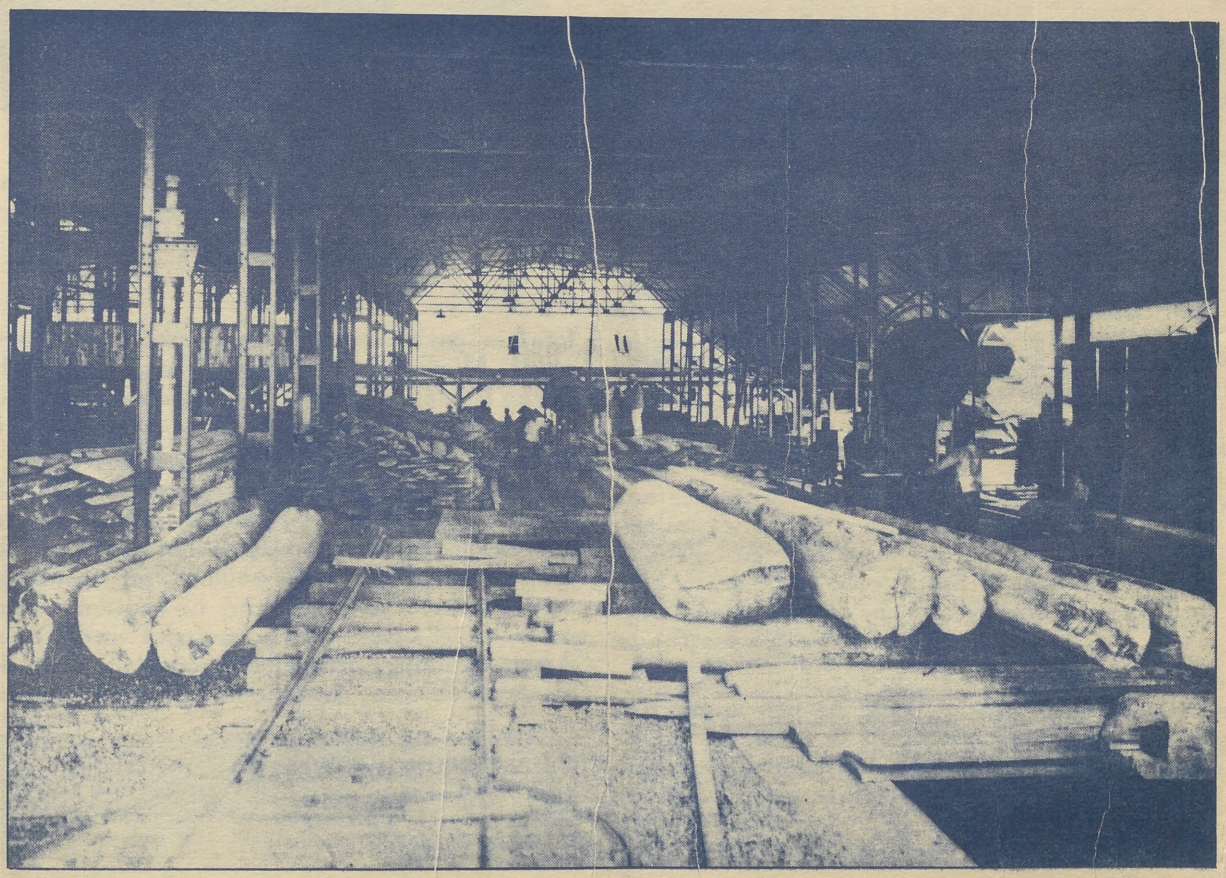
Ceci dit, nous allons quitter Benthuy, où fonctionne de façon régulière et parfaite cette scierie moderne, fille de la scierie sommaire et vénérable qui commença de fendre les grumes au temps de Jean Dupuis, et nous ferons un tour ensemble à l'usine des Allumettes, à Hanoi.

***

Le bois qui sert presque toujours à faire les allumettes dont nous nous servons ici est le « bô-dê », « antostyrax tonkinensis » (styracacées). L'usine de la rue Lê-Loi en consomme quelque chose comme 40 tonnes par jour.

Ce bois est d'abord débité en rondins de longueur fixée, à quoi le tour donne une forme

Une partie de la Scierie



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

exactement cylindrique. Les déchets sont utilisés comme bois de chauffage, et ce qui restera du cœur des rondins, après utilisation comme on va voir, servira à la fabrication de charbon de bois.

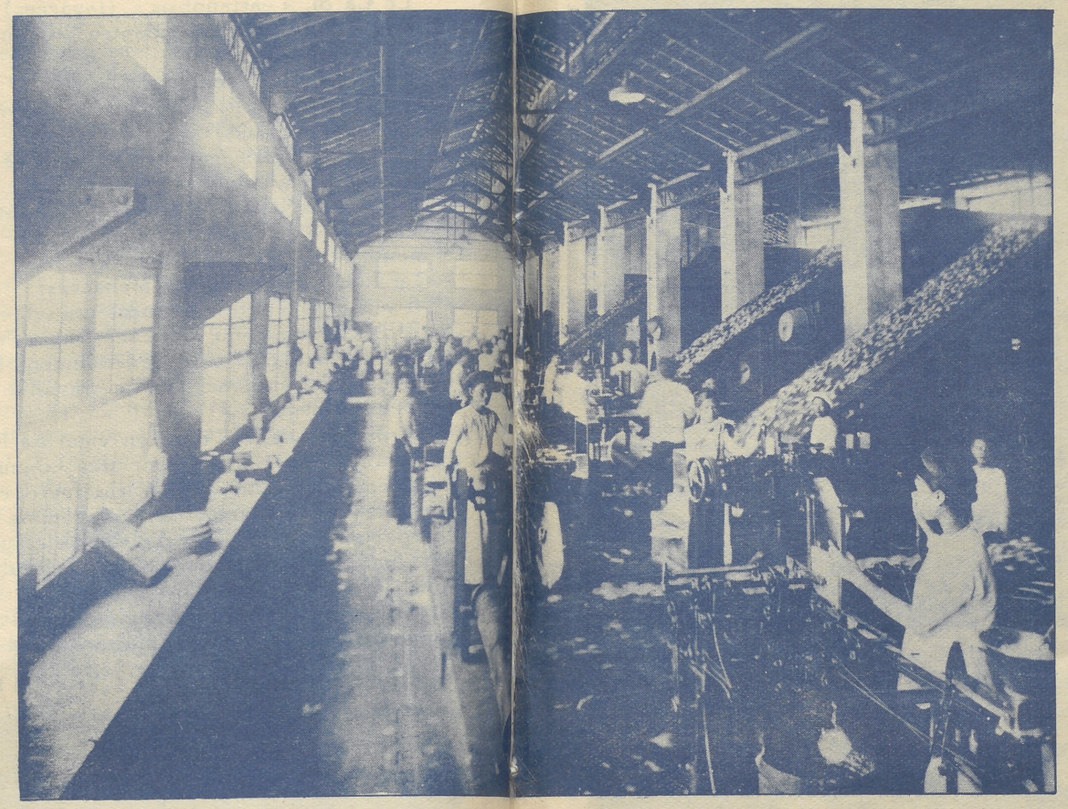
Les rondins, préalablement régularisés, sont placés sur une machine à dérouler où ils tournent devant une lame fixe qui les débite en bandes, ainsi que des feuilles de contre-plaqué. Ces plaques sont entassées en paquets placés à leur tour sur une autre machine qui, munie d'une lame longitudinale et de plusieurs petites lames transversales, va hacher ces bandes de bois en des multitudes de bâtonnets calibrés qui sont les tiges dont les allumettes seront faites.

Naturellement il y a, par suite des défauts du bois, beaucoup de débris inutilisables ; une machine appelée « nettoyeuse » se chargera de les trier, les séparant des tiges nettes. Celles-ci vont passer maintenant à la teinture. Puis un plan incliné les monte dans un vaste séchoir métallique de forme cylindrique, chauffé de 150 à 200°, d'où elles ressortiront absolument sèches. De là, elles iront à une machine « à ranger les tiges » qui, automatiquement, les aligne sur des plateaux où elles se présentent serrées, et de champ.

Ainsi rangées elles sont confiées à une machine « à garnir les cadres », qui sépare les tiges des plateaux (ou magasins) et les fixe, écartées les unes des autres, dans des cadres à plusieurs rangées où elles se présentent debout. Les cadres sont alors passés sur une table chauffante et trempés, l'espace d'une demi-seconde, dans un bain de paraffine ; cette opération a pour but la transmission de la flamme de la tête au bois de l'allumette. Les tiges sont prêtes, les opérations concernant le bois sont terminées. Avant de parler de la partie chimique de la fabrication, disons un mot de la confection des boîtes qui, elle aussi, relève essentiellement de l'industrie du bois.

Ici le bois est débité en feuilles, mais plus étroites et plus minces que pour la fabrication des tiges ; ce sont plutôt des rubans, et la même machine les marque au ciseau, ce qui donnera au pliage, la partie extérieure de la boîte. Un petit massicot achève le travail. Une autre machine découpe et assemble les fonds de boîte.

La fabrication de la boîte est amusante. Une machine dispose bords et fond, les pousse en même temps que le papier, plein de colle, est amené, puis replié et pressé sur le bois par des couteaux. La boîte tombe sur un tapis roulant qui l'emmène au séchoir (des femmes enlèvent au passage des objets manqués). Même fabrication pour l'extérieur de la boîte. L'intérieur de boîte est fabriqué par la machine, à la cadence de 90 à 100 à la minute. L'extérieur à la cadence de 120 à 130.



Salle de fabrication des boîtes. — A droite, les tapis roulants montent les intérieurs ou extérieurs de boîtes vers les séchoirs

Les séchoirs sont de vastes armoires métalliques chauffées par des radiateurs disposés en bas. Les boîtes arrivent au séchoir par le haut, sont prises par un tapis roulant, puis tombent sur un autre et ainsi de suite. Le septième tapis roulant est juste au-dessus des radiateurs. Ainsi les boîtes font-elles le cycle entier de dessiccation, en descendant progressivement vers la partie la plus chaude du séchoir.

A ce moment a lieu l'emplissage des boîtes ; il se fait à la main, et l'habileté des ouvrières chargées de cette opération est extraordinaire ; la poignée d'allumettes terminées qu'elles prennent, rangent dans leur main d'un coup sec, et placent dans la boîte est presque automatiquement, juste ce qu'il faut pour que la boîte soit pleine ; les reprises sont extrêmement rares.

Reste la partie présentation, qui consiste à coller les étiquettes ; ceci est fait à la machine. Un nouveau passage au séchoir est alors nécessaire. Et la dernière opération sera la pose du phosphore sur les joues des boîtes garnies ; elle se fait automatiquement par passage sur des brosses imprégnées de produit, et exige un ultime séchage à l'air chaud.

Nous en avons fini avec les boîtes. Revenons à nos allumettes, que nous avons laissées sous forme de bâtonnets secs et paraffinés. La fabrication comporte une partie chimique que nous allons examiner. Elle est — passons sur la préparation des colles, qui a lieu à l'usine — de deux sortes : pâte pour frottoir de boîtes, pâte pour têtes d'allumettes. La première est à base de phosphore, avec colle, etc... ; la seconde est à base de chlorate de potasse, avec verre pilé, soufre, etc...

Tous les produits, sauf le chlorate, sont broyés dans des broyeurs à galets, puis le mélange provenant de ces broyeurs passe dans une sorte de moulins à café d'où il sort sous forme de pâte claire. On procède alors au mélange de cette pâte avec le chlorate, plus un peu de colle et ce qu'il faut de matière colorante, dans des mélangeurs automatiques.

Le mélange est placé sur une plaque et étendu. Sur cette plaque sont placés un instant les plateaux garnis de tiges, qu'ensuite on dirige, pour séchage, dans un tunnel à air chaud où ils restent environ trois quarts d'heure.

Ensuite une machine « à dégarnir les cadres » débarrasse ceux-ci des allumettes qui, terminées, vont être mises en boîte, à la main comme je l'ai dit.

Ceci constitue la fabrication de type ancien. En voie de modernisation au moment de la guerre, l'usine possède une machine automatique très perfectionnée qui, le travail du bois étant fait, accomplit toutes les opérations à partir des plateaux ou magasins. Elle prend des tiges de bois et rend des allumettes paraffinées, garnies de pâte, et sèches. Cette machine splendide fabrique un million d'allumettes à l'heure.

L'usine des allumettes utilise les services d'un millier d'ouvriers, les uns à la tâche, les autres à la journée. Les soins aux malades et l'hospitalisation sont gratuits.

La chaufferie consomme cinq tonnes de charbon par jour. L'usine fabrique quotidiennement sept cent mille boîtes d'allumettes.

Les événements actuels ne causent pas d'inquiétudes immédiates à l'entreprise, qui a des stocks. Toutefois, si les difficultés commerciales se prolongeaient, il est certain que le réapprovisionnement en certaines matières premières poserait un délicat problème.

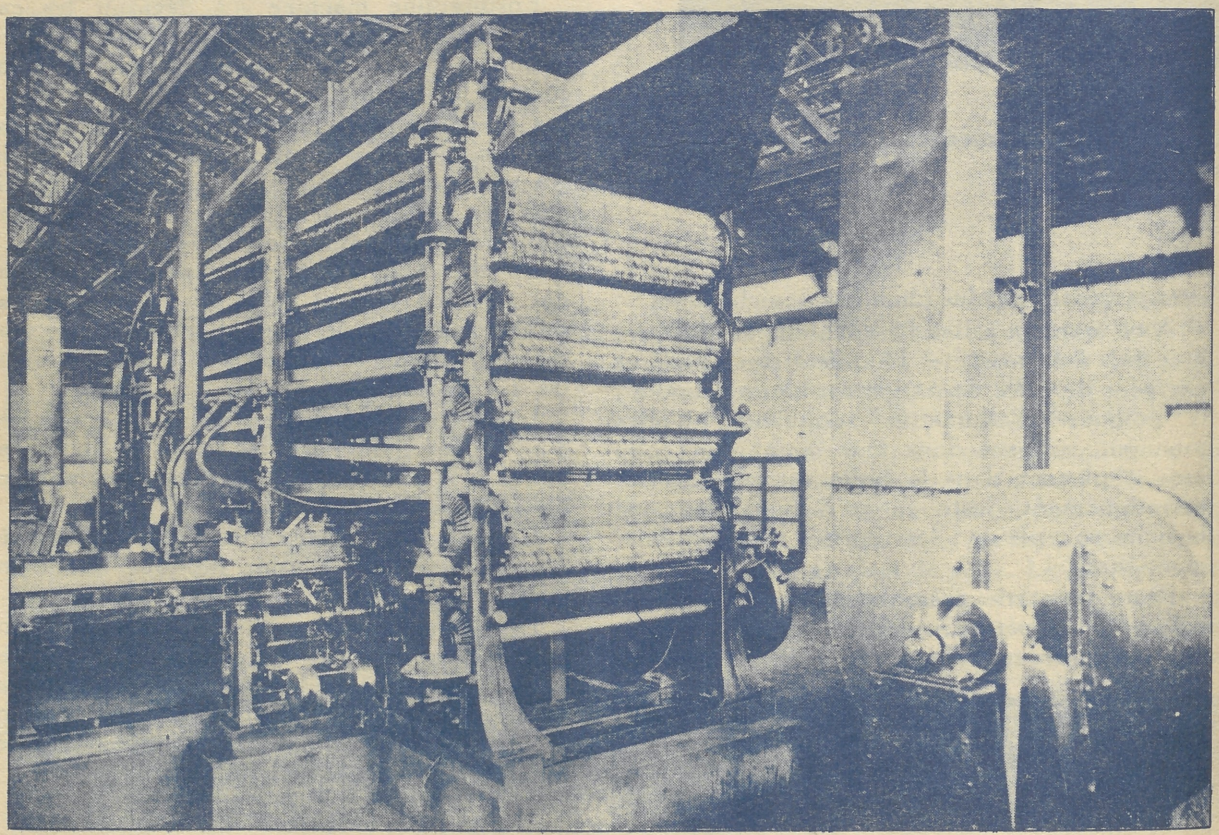
Paul MUNIER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



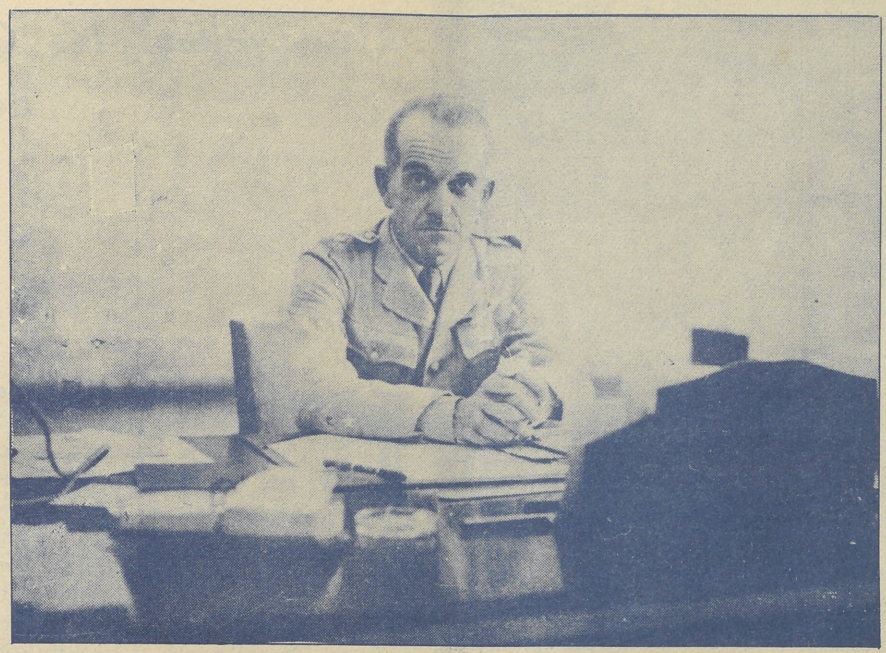
Machine à coller les étiquettes.

Machine automatique moderne (vue du côté où les allumettes, finies, sont entraînées par les tapis roulants de séchage)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Général de Brigade TURQUIN



LE GÉNÉRAL DE BRIGADE TURQUIN

Sorti de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr en 1912, il fait campagne de guerre en Côte d'Ivoire et participe à la pacification de cette Colonie pendant les années 1913, 1914, 1915. Commandant une unité de mitrailleuses sur le Front de France pendant la Grande Guerre, il est blessé trois fois.

Affecté, après un séjour en Rhénanie, à l'Etat-Major de la 3e Division coloniale à Paris, il suit les cours de l'Ecole supérieure de Guerre de 1924 à 1926.

Promu Chef de Bataillon en 1927, il fait partie de l'Etat-Major du Corps d'Armée colonial à Paris. En 1929, il commande un Bataillon de Tirailleurs sénégalais en Syrie, puis exerce les fonctions de Chef d'Etat-Major des Troupes des Territoires de Dama, Djebel Druse et Hauran (1929-1930-1931).

De 1932 à 1934, il met au point, au Secrétariat général du Conseil supérieur de la Défense Nationale, le plan des importations en temps de guerre. Il est promu Lieutenant-Colonel en 1933.

Admis au Centre des Hautes études militaires en 1934, il en sort en 1935 pour exercer les fonctions de Sous-chef d'Etat-Major des Troupes du Maroc.

Promu Colonel en décembre 1936, il prend en avril 1937 le commandement du 6e Régiment de Tirailleurs sénégalais à Rabat, puis, en 1938, le commandement du Premier régiment de France, le Régiment d'Infanterie coloniale du Maroc, à Aix-en-Provence.

Sous-chef pour les Forces terrestres, de l'Etat-Major général des Colonies en juin 1939, c'est à ce poste que le Colonel Turquin se trouve à la déclaration de guerre.

Nommé le 1er avril 1940 commandant de l'Infanterie de la 7e Division coloniale, il fait la campagne de France en mai et juin 1940 et obtient la citation suivante :

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE :

Colonel Turquin, Infanterie Divisionnaire de la VIIe D. I. C.

Officier supérieur d'une valeur morale et professionnelle hors de pair. Commandant l'Infanterie de la VIIe D. I. C., a fait preuve, au cours des combats du 24 mai au 24 juin 1940 des plus belles qualités de Chef de guerre : caractère, sang-froid, calme, courage, esprit de décision. Toujours en première ligne dans toutes les circonstances difficiles, ses heureuses initiatives ont permis, pour une large part, l'exécution de décrochages successifs au contact immédiat d'un ennemi mordant, suivis de replis profonds, effectués avec un minimum de pertes. S'est imposé à tous par sa science militaire comme par son exemple.

Désigné ensuite comme adjoint, pour les Troupes coloniales, au Général commandant la XIIe Région, il est chargé spécialement du regroupement et de la dissolution des Unités coloniales des VIe et VIIe Armées et de l'Armée de Paris.

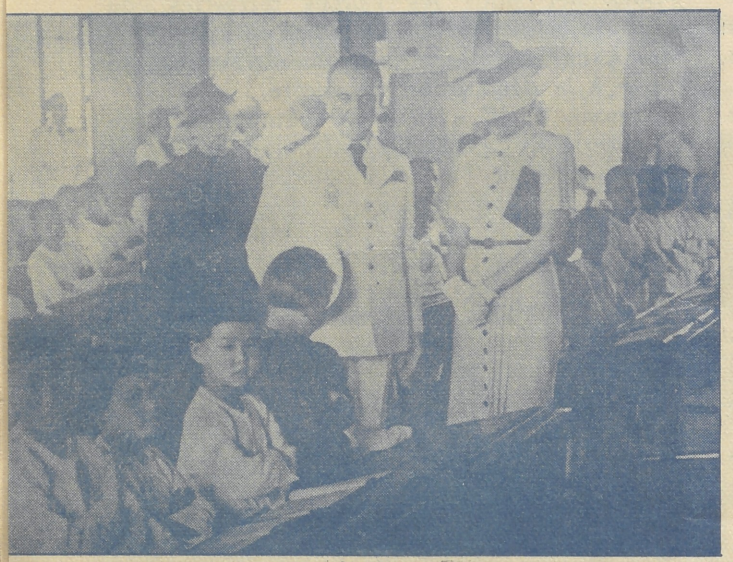
Commandant par intérim le Département de la Dordogne, il reçoit en août 1940 une lettre de service pour le commandement de la Brigade d'Annam et, le 24 janvier 1941, prend le commandement de la Brigade d'Annam-Laos sur le Mékong.

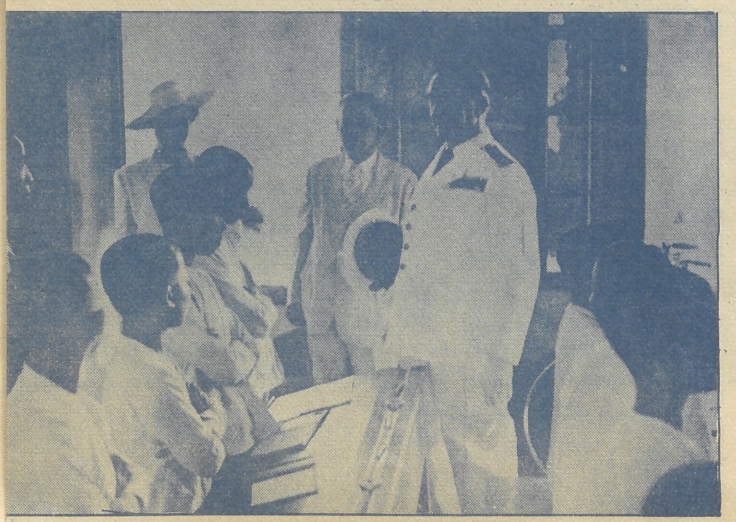
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Gouverneur Général

visitent les Œuvres de de la Ville







LE 20 octobre, dans l'après-midi, le Gouverneur Général, accompagné de Mme Jean Decoux, a longuement visité les principales œuvres de bienfaisance et de charité de la ville de Hanoi.

Le Chef de la Colonie s'est rendu tout d'abord au siège social de la Société de Bienfaisance Hop-Thiên, boulevard Henri-d'Orléans. Il y fut accueilli par M. le Résident Supérieur Delsalle, M. Chapoulart, Administrateur-Maire et M. Phuong, Président de la Société.

Cette œuvre, fondée en 1906, se donna comme but, à l'origine, d'assurer une sépulture convenable aux malheureux sans famille, mais, en 1930, elle s'orienta vers l'assistance sociale. Elle accorda de nombreux secours aux victimes des calamités publiques, créa un asile de nuit, distribua des repas et des vêtements. Elle vient enfin de terminer un restaurant populaire qui ouvrira ses portes le 16 novembre prochain. Ses efforts pour soulager la misère des classes pauvres, continués avec foi et persévérance pendant près de 40 ans, retinrent particulièrement l'attention des autorités.

Après cette intéressante visite, le Gouverneur Général et Mme Jean Decoux, accompagnés du Résident Supérieur et de l'Administrateur-Maire, se sont rendus à la Société de Protection des enfants annamites abandonnés (Bao-Anh), rue Duvillier. Ils y furent reçus par Mmes Delsalle et Préclaire. Ici encore, le Chef de la Colonie apprécia les efforts faits et admira l'impeccable tenue de l'établissement.

Puis ce fut la Garderie d'enfants (Tê-Sinh) de la rue Ly-thuong-Kiêt, qui reçut la visite du Chef de la Colonie. Cette institution rend

De haut en bas : La visite à la Société de Protection des Enfants Annamites abandonnés (Bao-Anh).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et Madame DECOUX

Bienfaisance et de Charité de Hanoi

les plus grands services aux mères qui travaillent, donnant toutes les garanties nécessaires de sécurité pour leurs enfants. Pendant que Mme Decoux distribuait aux petits toutes sortes de bonbons et de gâteaux, le Gouverneur Général tint à se rendre au chevet de Mme Ca Môc, fondatrice de l'œuvre, qu'un récent accident tenait alitée, pour la féliciter de son heureuse initiative.

Le Chef de la Colonie et Mme Decoux visitèrent en dernier lieu la Société de protection des enfants métis abandonnés. Ils furent accueillis à leur arrivée par M. Cœdès, Président de l'œuvre, Mme Delsalle et M. Perroud, vice-Présidents.

L'orphelinat Honoré-Tissot, rue Sergent-Larrivé, où sont recueillies les jeunes filles métisses retient d'abord leur attention. Depuis juillet dernier, les sœurs de Notre-Dame des Missions dirigent cet établissement avec un dévouement de tous les instants. Tout y est parfait : éducation, organisation du travail, entretien.

Les mêmes remarques sont à faire en faveur de l'Institution René-Robin qui est réservée aux garçons eurasiens. Ces œuvres sont particulièrement importantes : elles doivent secourir et former toute une jeunesse qui aura sa place dans l'Indochine de demain.

Ici, comme dans toutes les institutions visitées au cours de l'après-midi, le Gouverneur Général et Mme Jean Decoux n'ont pas caché leur admiration pour l'effort entrepris et les brillants résultats obtenus et n'ont pas ménagé leurs félicitations à toutes les personnes dont le dévouement charitable est à l'origine de ces belles réalisations qui leur font honneur ainsi qu'à la Colonie.

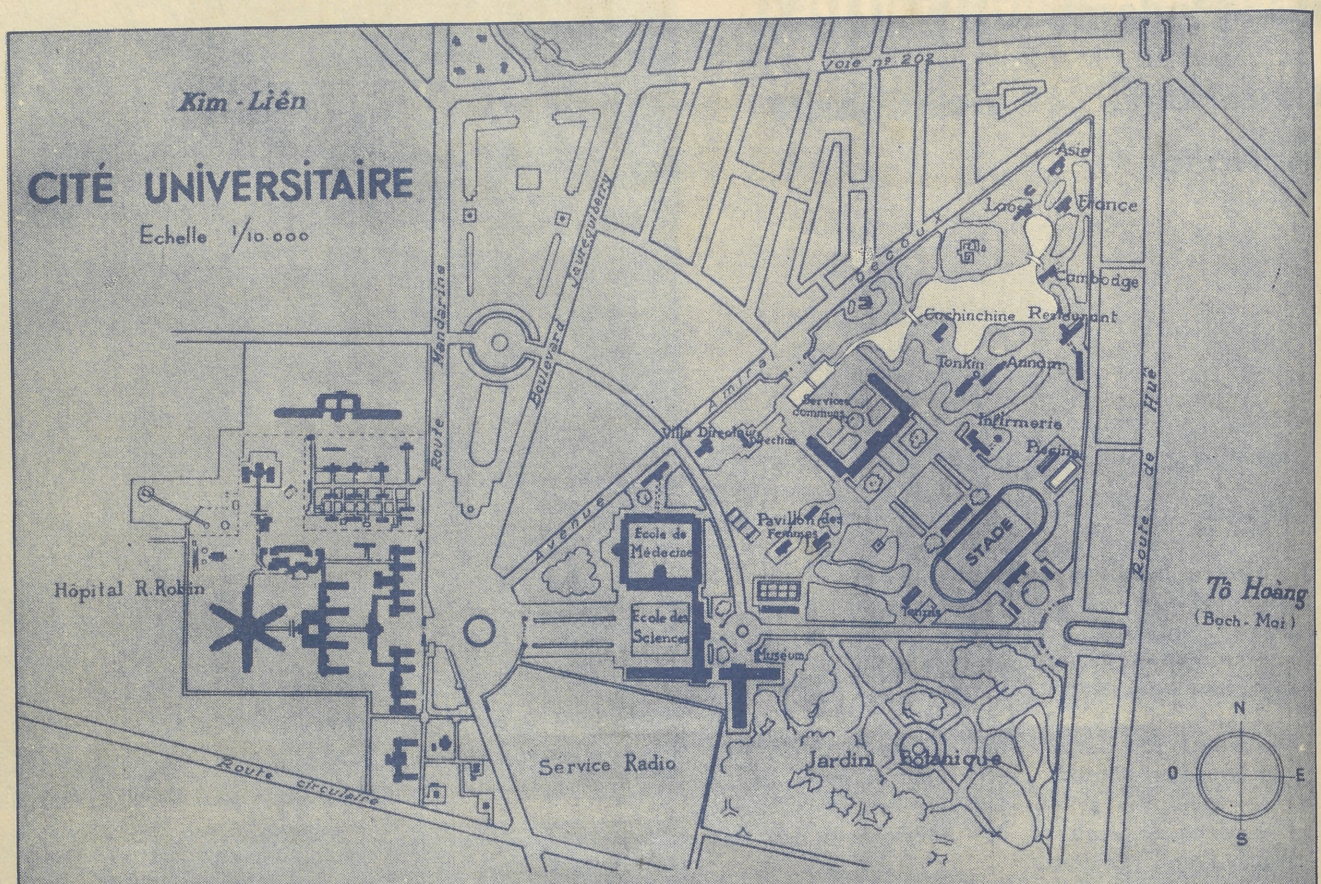


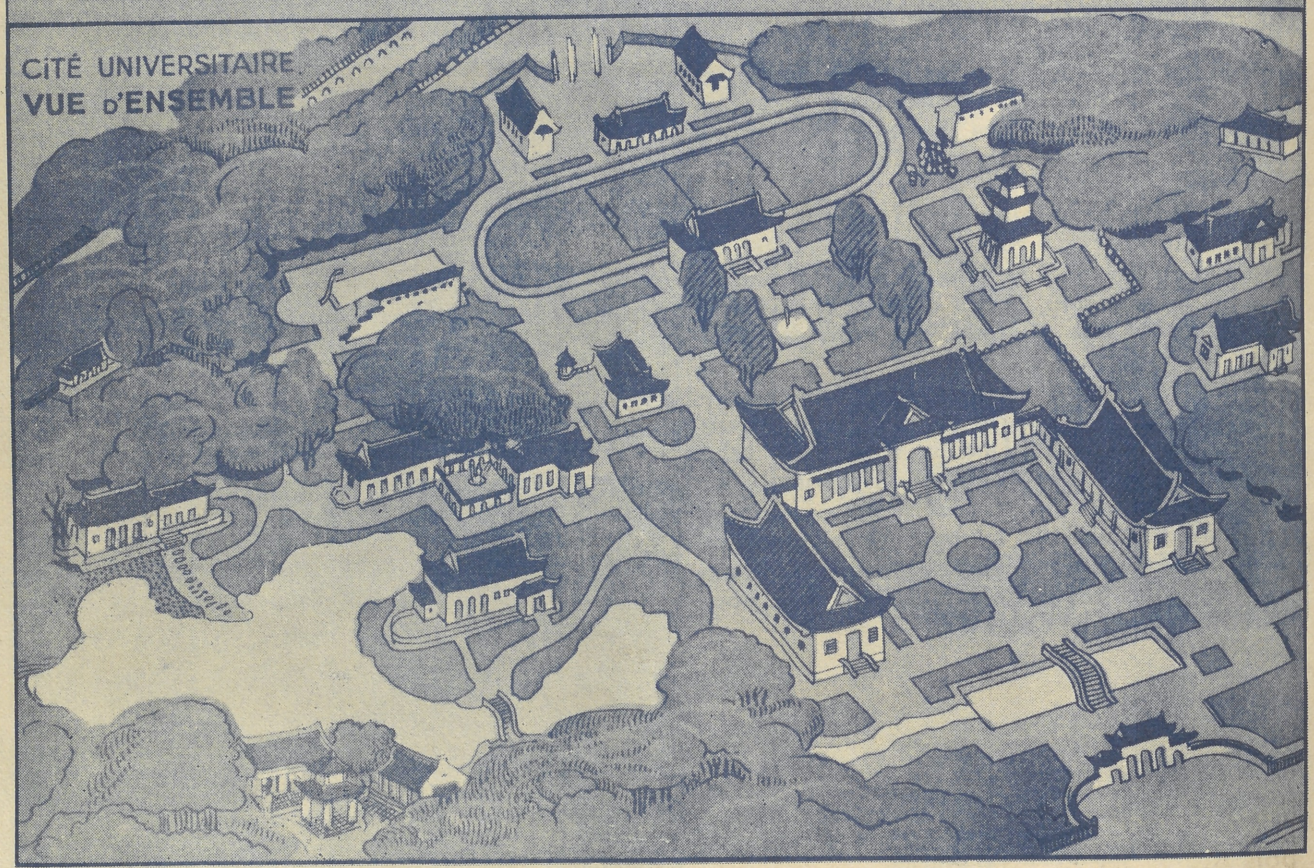




La visite à la Société d'Assistance aux Enfants Franco-Indochinois.
En haut : A l'Orphelinat René-Robin
Au milieu et en bas : A l'Orphelinat-Honoré-Tissot.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FEUILLES ERRANTES

BOKOR

(Suite)

par **le Dr Guy ISSARTIER**

LE DONJON DES BRUMES.

La nuit, flottant dans la brume, émerge le Donjon des Brouillards, tous ses yeux allumés sur l'appel de la lande, pareil à un spectre de phare dressé en plein ciel.

Il grandit hors des vagues cotonneuses qui nous enferment, il se tient là, debout au bord du vide, seul, dans un farouche enchantement.

Aux murailles tavelées, lépreuses, les portes closes s'ouvrent dans le château endormi.

Les pas glissent sur les marches humides, résonnent sous le porche désert.

La pendule est arrêtée. Personne.

Au dehors, les tourbillons fouettent le roc nu. Un jour blanc, opaque, appuie son visage mélancolique aux vitres fermées. A petit bruit, dans le grand hall déshabité, brûle un feu solitaire.

Alors se lèvent, du fond du passé, les fantômes neigeux qui viennent frileusement près de vous s'accroupir et, un à un, à vos pieds, entre vos bras, devant la flamme dansante du bois qui crépite, racontant l'hiver, la montagne, le froid, en chevrotant de vieilles légendes.

L'averse crève aux fenêtres avec un bruit de drapeau mouillé, de ruisseau gargouillant, de bêtes qui lèchent. Une guêpe bourdonne et cogne à la vitre. On entend la stridulation lointaine d'une cigale. Le vent siffle et rugit comme dans les haubans d'un navire. Un tison se brise dans l'âtre. Silence.

En bas, sur la plaine tropicale, couve la vapeur surchauffée de l'Été : c'est Juillet.

***

FALAISE.

Comme sur une plaque tournante orientée aux quatre horizons, le regard, de la haute falaise, tour à tour embrasse le cirque de la mer et revient, au ciel oriental, sur le profil des forêts et des monts.

La mer, de soie, de nacre et d'or, plate et pourtant verticale — une mer plus haute que le niveau de la mer — tigrée de souples rides, sillonnée de courants, de routes brillantes, parsemée d'ombres et de lueurs, ou laissant voir, de mille mètres de haut, ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fosses secrètes, ses bancs affleurants, ses calmes, lisses halos couleur d'étain. Champ immense que le vent, du soc attelé aux buffles de l'écume, laboure. Pour quelles fabuleuses semailles ?

Barques au loin, débris indistincts que disperse l'onde. Voiles, papillons sur les prairies de la mer...

Des îles, entre le ciel et l'eau, nagent comme des mirages, à la limite du pâle azur ; posées comme des vaisseaux à l'ancre, ou pareilles, dans leur rigidité, à des sauriens d'un autre âge, à de géantes tortues, le cou allongé, endormies dans la gelée originelle.

Sous nos pieds, jusqu'aux rivages, la Forêt roule dans sa fourrure. Du fond du gouffre, où la mêlée confuse des bois fermente dans un moutonnement de bronze, se rue le galop immobile des arbres, comme un troupeau de bisons, tête baissée.

Des ravins engloutis montent des cris d'oiseaux cachés, des grognements de singes, ou la stridulation forcenée des insectes. Les longs roucoulements des gibbons se répondent, s'éloignent. Un sourd fracas de branches brisées éclate, se perd dans l'épaisseur formidable du foisonnement végétal Tout se tait. Les heures tombent dans le vide hallucinant.

Couché au sommet de la Falaise, sur un roc surplombant les abîmes, entouré de nuées, c'était comme de planer au pays des génies, par delà l'étendue planétaire des plis et des flancs de la Terre. Lieu hors du temps, égaré au sein de l'espace, où l'esprit allégé se délivre et se replie dans une méditation sans fin, porté jusqu'à la source de son être.

Jusqu'à ce que soudain, du précipice obscur, issu du mystère inviolé des solitudes, surgisse l'appel informulé de la jungle : devant toi l'homme primordial, délégué par le peuple des bêtes, le démon-enfant qui, d'une secrète approche, de cîme en cîme, de branche en branche, escaladant ce haut promontoire, t'entraîne par la main, vers la verte ténèbre.

Dépouille, ô vagabond, ton pelage d'homme. Et glissant parmi les tiges qui ploient, entre les palmes chuchotantes, de liane en liane enlacé, ravi par la forêt complice, retourne, à jamais, au royaume fraternel des mythes, dans le recès des limbes...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JEUNESSE D'EMPIRE

LA JEUNESSE AU MAROC

JEUNESSE ! Nous sommes tous obligés de convenir que l'appel constant fait à la Jeunesse par le prodigieux vieillard qui tient le gouvernail de l'Empire, est un spectacle qui touche au sublime.

Et tous sont forcés de reconnaître que les jeunes répondent à l'appel non avec ardeur, mais avec enthousiasme.

La jeunesse n'est pas seulement la première partie de l'existence, elle est aussi une vertu.

***

Si tous en mesurent l'éminence, si tous s'accordent à y voir la condition de toute renaissance sociale, si tous commencent à en percevoir les manifestations autour d'eux, certains pourtant ne soupçonnent pas l'ampleur du mouvement qui comme une brise s'élève déjà de toutes les régions de l'Empire.

J'ai sous les yeux trois numéros, — respectivement des 29 décembre 1940, 30 mars et 6 avril 1941 — de l'hebdomadaire marocain consacré à la Jeunesse.

Par leur présentation, l'intelligence de leur illustration et de leur composition, ils laissent soupçonner combien déjà profond et étendu est le mouvement rénovateur dans notre grand Protectorat africain.

Nul pays certes n'y était plus préparé car le Maroc — sept ans après la mort et seize ans après le départ, — continue d'obéir à l'élan qui lui imprime encore (et pour des siècles) l'âme toujours vivante de Lyautey.

La première page (qui est en même temps une couverture) du numéro du 6 avril nous donne, d'un côté une grande photo représentant un garçon exécutant avec sa jeune sœur des mouvements d'équilibre au milieu d'une prairie. Une brise matinale souffle, déjà le soleil rayonne, tout n'est qu'élégance et grâce, force fine et souple chez les enfants, douceur et clarté autour d'eux. A droite de la photo, je lis un article court et précis sur le Transsaharien, ce projet si longtemps caressé, dont l'ajournement, qui paraissait devoir être indéfini, avait fait le désespoir des jeunes durant des générations. « En décidant la réalisation de ce chemin de fer, nous dit « Jeunesse », le Maréchal Pétain montre plus d'audace, de foi, bref, de jeunesse, que nos gouvernements n'en furent capables en soixante ans de discussions et de parlotes ». Voilà qui est « envoyé ». Bravo, « Jeunesse » !

Le titre de la seconde page s'inscrit en grosses lettres : « Service de la France, idéal de la jeunesse française ». Il est signé de M. Le Tourneau, l'actuel directeur de l'Instruction publique en Tunisie. Ici, c'est un chef qui parle et qui sait parler rudement :

« Si vous accomplissez scrupuleusement vos devoirs de citoyens français et d'hommes, vous pouvez être sûrs que votre pays sortira beau et fort de ses épreuves.

« ... On vous demande de ne pas discuter perpétuellement les ordres donnés, comme l'ont fait vos aînés pendant vingt ans, de ne pas vous considérer comme de grands hommes si vous avez réussi à tourner ou à enfreindre un règlement... ». Bravo encore : il faut que les jeunes entendent ces choses-là.

Plus bas, la « Voix des jeunes » nous présente « ceux des chantiers » :

« Je ne pouvais, sans m'émerveiller, regarder ces jeunes gens dont les mouvements étaient aisés dans leurs vêtements amples... et je me revoyais à Fontainebleau, dans ma tenue d'E. O. R., le col de ma veste déboutonné autant par mesure d'hygiène que par économie de boutons !... Ainsi confrontais-je mes souvenirs en écoutant les cadres du Camp de Boulhaut chanter allégrement devant le micro de notre auditorium. Et je pensais que leur charmant costume vert et beige avait dû les aider, ces jeunes de nos chantiers, à tendre le mollet sur la route et à trouver celle-ci moins longue. »

Plus loin, M. Monick, secrétaire général du protectorat, dit aux Jeunes : « Pas un instant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je n'ai douté que la seule voie dans laquelle ce pays devait s'engager ne fut à tout prix celle du développement ».

Après deux pages consacrées aux comptes rendus sportifs s'étale, largement illustré d'une photo, un article sur « Laperrine, le conquérant du Désert ». « Vingt ans durant, il sillonna le Sahara et soumit les hommes... mais le Sahara le reprit et le garda ». Laperrine, l'une des figures avec de Foucauld et Lyautey du triptyque déjà légendaire ! Figures de proue de la France d'Afrique !

Plus loin encore, je relève un « Concours de Jeanne d'Arc » : « Il s'agit pour les jeunes, à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc, de faire un travail sur le thème : « que vous inspire Jean d'Arc ? » Travail qui sera ou de dessin ou de peinture, ou de prose ou de poésie... selon les aptitudes de chacun et qui donnera lieu à un concours. Deux autres concours doivent avoir lieu dans le courant de l'année : sur les « Provinces françaises » et sur « Santons de Noël ».

Puis vient la page scoute, puis celle où « Nos lecteurs nous écrivent » et où l'un d'eux, carrément, fustige les « mollassons » (il y en a partout), les voulant tous aussi ardents que lui-même. Excellent signe que cette rage !

Et l'on termine, après « Les Cadets de Saumur durant la campagne de France », sur cette délicieuse chanson du XIV[e] siècle :

L'amour de moy s'y est enclose
Dedans un joly jardinet.

⁂

Oui, vous êtes de mon avis, la jeunesse est une vertu. Elle est la beauté elle-même qui, en quittant le corps se retire tout entière dans l'âme, la creusant sans cesse jusqu'à s'enclore enfin dans ce refuge suprême qu'est le cœur, le « Roi de la vie ».

Sache bien, Jeunesse, user de cette vertu pour le bien de la Famille et de la Patrie durant qu'elle est encore au service de tes muscles. Ton remords plus tard, sera d'avoir été un vieillard quand ton corps était jeune.

Jeune d'Indochine ! Il me semble que la jeunesse du Maroc a lancé un défi. J'en ai recueilli l'écho lointain et te le transmets. Il mérite d'être relevé. Il y a une course à gagner : la course du dévouement, de l'intelligence et, aussi, de la discipline ; gagne-la !

Le Maréchal a dit :

A tous ceux qui attendent aujourd'hui le salut de la France, je tiens à dire que ce salut est d'abord entre nos mains.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

par Jean DESCHAMPS

La Flotte de guerre britannique contre la navigation française.

Le 4 novembre, l'*A. R. I. P.* diffusait la nouvelle suivante de Tunis : « Le cargo français *Semeville* escorté par un torpilleur français a été attaqué sans raison par un groupe de 6 avions britanniques dans les eaux territoriales de Tunisie. Le cargo a été légèrement avarié. Aucun membre de l'équipage n'a été touché ; le convoi a continué sa route. C'est la cinquième attaque contre notre trafic méditerranéen depuis un mois ».

Le même jour l'Amirauté britannique diffusait : « L'Amirauté communique que les forces navales britanniques ont intercepté au large de la côte sud-africaine cinq navires de commerce français escortés par une corvette.

« Le communiqué ajoute que les équipages britanniques sont montés à bord des navires français. »

Ce que l'Indochine apprend d'autre part c'est que ces cinq navires français ont noms *Cap Padaran, Cap Tourane, Compiègne, Bangkok, Commandant-Dorise* et qu'ils avaient appareillé d'Indochine pour France en convoi il y a quelque cinquante jours. Ce que les Français savent aussi c'est que nombre de leurs parents, de leurs amis étaient embarqués sur ces navires en route pour la terre de France et qu'ils se trouvent en ce moment à Durban.

Cinq navires saisis qui s'ajouteront aux autres navires français déjà « interceptés » par la flotte de guerre anglaise. 40.000 tonnes qui seront supprimées du *shipping* français pour aller grossir les 700.000 tonnes *interceptées* depuis que l'Armistice a été signé par la France. Ceci serait moins grave si l'acte de force britannique n'était également odieux.

On nous dit, on nous répète qu'une guerre ne peut être humanitaire, qu'il faut la mener dans toutes ses exigences et dans toutes ses conséquences. Mais il est des circonstances où des actes de bonne guerre contre un adversaire, deviennent déloyaux lorsqu'ils touchent un ancien allié abattu pour qui l'on devrait avoir au moins un dernier sentiment de respect si l'on ne veut pas avoir pitié.

Une escadre a donc intimé l'ordre au petit *d'Ibreville* de rallier Durban. Au vrai, l'on ne saisit pas très bien pourquoi. Pour vérifier la cargaison des navires ? Fort bien. Pour vérifier l'identité des passagers ? Ce sont là usages de guerre. Mais après ? Ne serait-il pas correct que ces bateaux fussent relâchés ? L'Angleterre ne procèderait pas autrement avec un neutre, alors qu'elle procède vis-à-vis de son ancienne alliée comme s'il s'agissait d'un adversaire. On finit par ne plus comprendre : l'ancienne fraternité d'armes n'aurait-elle plus cours entre marins qui participèrent au même combat ?

On ne comprend plus parce que l'Amirauté, le premier lord comme les autres, savent que les Français ont faim et qu'ils attendaient ces cargaisons avec impatience : ces 9.000 tonnes de sucre, ces 5.000 tonnes de café, et aussi ces 2.000 tonnes de riz, et tabac colonial destinés aux enfants et aux fumeurs.

« Ces marchandises, a dit le 7 novembre un communiqué de Vichy, dont nous allons être privés du fait du blocus anglais étaient destinées à la zone non occupée de la Métropole et à l'A. O. F. Elles nous feront grandement défaut, elle pèseront lourdement sur le rationnement. Elles représenteraient pour le sucre 18 millions de rations mensuelles, pour le café de quoi assurer à 20 millions de Français, quatre fois les 60 grammes mensuels.

« 2.000 autres tonnes de vivres également saisies constituaient la consommation de riz des enfants français pendant plusieurs mois et le tabac colonial était impatiemment attendu par des millions de fumeurs. On fait remarquer que ces jours derniers la radio anglaise annonçait précisément aux consommateurs britanniques une légère augmentation de leurs rations pour certaines denrées alimentaires. Serait-ce une simple coïncidence ? »

Nous ignorons si l'Angleterre est encore, à l'heure actuelle, le seul pays au monde où les habitants font cinq repas par jour. Nous ne le pensons pas, depuis que chaque mois des centaines de milliers de tonnes de navires vont au fond de l'eau.

Ce que nous savons c'est que nos compatriotes souffrent en ce moment ; que les enfants des deux zones manquent parfois de ce nécessaire qui ne fait pas défaut en Angleterre ; que l'hiver sera dur et pénible pour tous et qu'il est inhumain d'enlever ce qui est essentiel à la France et aux Français.

M. Henry Haye, ambassadeur de France à Washington, a protesté contre cette saisie auprès de M. Summer Welles. Cette démarche sera-t-elle suivie d'effet ? Nous l'espérons pour la France comme pour l'Angleterre dont le légendaire *fair-play* commence à nous devenir suspect.

L'Angleterre s'illusionnerait-elle au point de croire à l'efficacité de son blocus contre l'Allemagne ? Chaque jour qui passe vient la détromper. Les réserves de pétrole du Reich sont inépuisables malgré les ridicules espoirs du blocus. La campagne de Pologne avait absorbé toutes ses réserves disait-on en 1939. Après 1939, il y a en 1940, puis 1941 qui ressemble peu aux années tant la lutte sur le front russe dépasse toute échelle humaine. Et la *Luftwaffe* continue son œuvre destructrice, et les divisions cuirassées et blindées de poursuivre leurs actions de destruction. L'Allemagne est-elle à court d'avions, de munitions, de tanks ? Si vraiment le blocus était efficace comment expliquer la puissance toujours renouvelée de la machine de guerre allemande ? Comment expliquer que malgré la bataille de Russie, les Anglais en sont encore — attitude vraiment paradoxale — à chercher un théâtre possible d'intervention ? N'est-ce pas là une preuve de tragique impuissance et l'aveu d'une humiliation profonde ?

Alors quelles conséquences peuvent avoir, nous posons la question, dans le gigantesque creuset européen la cargaison de cinq navires français, apportant aux Français, aux mères françaises, aux enfants français, les produits de première nécessité qui leur font défaut ?

Il n'y a pas là simplement une question d'humanité, mais aussi de moralité. L'Angleterre douterait-elle de la parole d'un Maréchal de France ? Il est vrai que M. Churchill, sans la mettre en doute, a toujours pris les devants. Cela nous a valu Mers-el-Kébir, puis Dakar, puis Sfax, puis la Syrie, en ce moment Djibouti et la saisie du convoi marchand qui s'ajoute à tant d'autres...

Nous aimerions donc voir adopter vis-à-vis de la France une attitude anglaise qui ne soit pas uniquement dictée par l'intérêt. La diplomatie de Londres gagnerait à voir plus loin que l'immédiat. Nous savons bien qu'il ne doit plus y avoir d'amitiés ou d'inimitiés traditionnelles. Mais quelle plus décevante désillusion que celle d'une ancienne amitié qui s'effrite et qui meurt en risquant de se transformer à la suite des maladresses, des violences et des spoliations de cette nature en un sentiment totalement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

opposé. Est-ce cela que désirent les Anglais ? Nous ne le croyons pas encore malgré certaines évidences et nous formulons l'espoir que ces cinq navires aux noms familiers des Indochinois qui portent dans leurs coques les espoirs des enfants de la Métropole arrivent à bon port.

Cependant que ces malheureux événements se déroulaient, on pouvait prendre connaissance de cet autre communiqué : « Dans la matinée du 2 novembre, deux avions portant des cocardes tricolores et la croix de de Gaulle ont attaqué en rase-mottes un village en Normandie.

« A la fin de la même matinée, deux autres avions portant les mêmes insignes, ont attaqué un train express, détruisant un wagon de voyageurs. »

Nous ne trouvons pas les mots pour stigmatiser de tels assassinats qui ne sont plus pour étonner les Français qui participèrent aux combats de Syrie. L'opinion publique qui avait considéré au début avec quelque sympathie de Gaulle cherchant à continuer la lutte contre les Allemands a fini par se rendre compte à présent que Dakar, l'Afrique Noire, la Syrie ne sont pas tout à fait dans la conception de cette lutte.

Que cherche de Gaulle ? à montrer son patriotisme français asservi aux Anglais par le moyen odieux d'assassinats contre les Français de la zone occupée ?

Malgré le malheur des temps, la France n'en continue pas moins le dur labeur du redressement national. La Charte du travail dont nous avons parlé dans notre chronique passée continue à recueillir des commentaires favorables. M. Wladimir d'Ormesson en particulier, a écrit : « Les décisions du Ministre des Finances sont heureuses et répondent à la destinée sociale. Depuis longtemps le Gouvernement français avait traité avec désinvolture, les charges de la famille nombreuse. Nous connaissons nombre de familles de fonctionnaires qui ont vécu jusqu'ici d'une vie misérable par suite de leurs charges de familles trop élevées. Nous avons ainsi assisté à la situation comique d'un régime qui, à grands renforts de tambours, prétendait s'occuper de la natalité alors qu'aucun effort n'était fourni pour favoriser les familles nombreuses. Un tel désordre a contribué à concourir à la déconsidération de l'Etat ».

Parallèlement à ces grands devoirs de reconstruction nationale, la France n'oublie pas la reconstruction européenne qui ne peut se faire sans elle. La participation des Français à cet ordre nouveau est illustrée par un récent télégramme du Maréchal aux Légionnaires contre le bolchevisme : « Le message de fidélité que vous m'adressez en votre nom et en celui de vos hommes avant de monter en ligne m'a touché aussi profondément comme soldat que comme Chef d'Etat. A la veille de vos prochains combats, je suis heureux de savoir que vous n'oubliez pas que vous détenez une part de notre honneur militaire.

« Il n'est peut-être pas de tâche plus utile à l'heure présente que de rendre à notre pays confiance dans sa propre vertu. Mais vous servirez aussi la France d'une manière plus directe encore. En participant à cette croisade dont l'Allemagne a pris la tête, en acquérant ainsi de justes titres à la reconnaissance du monde, vous contribuerez à écarter de nous le péril bolchevick. C'est votre pays que vous protégez ainsi en sauvant également l'espoir d'une Europe réconciliée. Pour ces raisons, l'Amiral Darlan, Ministre de la Défense Nationale et moi-même, nous vous souhaitons bonne chance dans l'accomplissement du noble devoir que vous avez choisi. Pour ma part, je vous suivrai dans votre épreuve, de toute ma sollicitude jusqu'au jour glorieux du retour dans votre Patrie. »

Nous arrêterons notre chronique sur cette tonalité réconfortante.

La semaine dans le monde – Discours et Déclaration.

Cependant que la neige et le mauvais temps, la défense russe aussi il faut le dire, immobilisent momentanément les troupes allemandes autour de Moscou, cependant que la *Wehrmacht*, appuyée des forces italo-roumaines, achève la conquête de la Crimée, dictateurs et chefs d'Etats nous ont valu cette semaine une pluie de discours, de déclarations et de justifications.

Par ordre chronologique, celui du *Président Roosevelt* s'adressant le 6 novembre aux délégués du Bureau International du Travail à l'occasion de sa séance de clôture. Nous relevons ces paroles : « Aujourd'hui, nous commençons dans ce pays à sentir l'étreinte de la guerre. De nombreux ouvriers qui fabriquaient des objets d'aluminium ont dû renoncer à leur travail afin que nous puissions envoyer des avions à l'Angleterre, à la Russie et à la Chine.

« Des dizaines de milliers d'ouvriers de l'industrie automobile ont dû être affectés à d'autres tâches afin que le cuivre qui servait à la fabrication des automobiles puisse porter un message mortel à Hitler.

« ... Nous avons notre place dans l'hémisphère américain occidental et notre place dans le plan nazi de domination mondiale est prévue dans l'horaire nazi. Le choix que nous devons faire est le suivant : supporter maints sacrifices, produire à la limite maxima, livrer nos produits sans interruption sur les fronts de bataille du monde entier, ou demeurer satisfaits de notre rythme présent de production, ajourner l'heure des sacrifices jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

« La première solution est celle du réalisme...

« Le second choix est celui des aveugles qui croient que nous pourrions peut-être faire des affaires avec le Chancelier Hitler. Pour eux, rien ne presse jamais.

« ... Cependant, en travaillant et en luttant pour la victoire, nous ne devons jamais nous permettre d'oublier que le but existe au delà de la victoire. La défaite de l'hitlérisme est nécessaire pour le maintien de la liberté, mais cette guerre, de même que la précédente, ne produira que des destructions si nous ne nous préparons pas dès maintenant pour l'avenir. Préparons-nous dès maintenant pour le meilleur monde que nous voulons construire. »

Si nous croyons bien comprendre la portée de ce discours, nous enregistrons deux faits : d'abord une manière d'engagement de l'Amérique à financer la reconstruction du pauvre Monde européen détruit par la guerre, ensuite la nécessité intérieure absolue, de produire à plein rendement en cessant les litiges et les grèves qui entravent encore la production américaine.

Dans l'ordre, vient ensuite le discours de Staline à l'occasion du 24e Anniversaire de la Révolution, le 7 novembre 1941 :

« L'ennemi a perdu 4.500.000 hommes. Nous avons perdu 378.000 tués et 1.020.000 blessés.

« Les Allemands ont pris une grande partie du territoire russe et menacent Léningrad et Moscou. L'ennemi ne s'arrête pas aux pertes et lance toujours de nouvelles forces dans la lutte.

« ... L'Armée rouge vaincra. En s'enfonçant dans le pays, les Allemands augmentent les difficultés provoquées par l'extension de leurs arrières. Notre armée est chez elle, c'est pourquoi elle est plus forte qu'on ne le pensait, alors que les forces allemandes diminuent.

« Les deux conditions du recul de l'Armée rouge sont :

« 1° L'absence d'un deuxième front en Europe, deuxième front nécessaire par le fait que la Russie lutte seule contre les Allemands, les Roumains, les Hongrois, les Italiens, etc... ;

« 2° L'infériorité numérique en chars et avions.

« Cependant si les ressources de la Russie, de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis sont réunies, il en résultera une supériorité sur l'Allemagne de trois contre un. »

Ce dernier point à notre sens n'est nullement démontré pas plus qu'en septembre 1939, la France,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'Angleterre, la Pologne réunies ne furent supérieures à l'Allemagne seule.

Le même jour, à Berlin, le docteur Gœbbels, Ministre de l'Information du Reich, a prononcé les paroles suivantes extraites de son discours : « L'Europe doit décider si elle désire vivre ou tomber dans le chaos. L'Allemagne, l'Italie et les Puissances alliées travaillent en ce moment pour la création d'un nouvel ordre européen.

« Si nous gagnons cette guerre, l'égalité de répartition dans les matières premières et dans l'espace vital constitue la base du nouvel ordre social de notre Etat et si possible de toutes les puissances de l'Axe. Mais si nous perdons cette guerre, tout sera perdu et toute notre propre vie nationale le sera aussi.

« Les Puissances de l'Axe luttent en effet pour leur plus élémentaire existence. La nation allemande a beaucoup de chances de gagner la guerre ; nous pouvons la gagner et nous la gagnerons. Mais la victoire exige un nouveau gigantesque effort du peuple allemand.

« Le but de l'Allemagne et des Puissances de l'Axe est de mettre un terme au désordre qui ravage actuellement l'Europe. Nous devons servir de guides et d'exemples à d'autres peuples.

« La guerre n'est pas un passe-temps destiné aux soldats ; mais elle est bien une amère et dure nécessité. En dépit de notre position défavorable, nous n'avons pas voulu la guerre. Elle nous a été imposée. Maintenant qu'elle est là, le peuple allemand tout entier doit avoir la ferme détermination de la poursuivre jusqu'à la victoire finale. »

Nous retiendrons dans ces mots l'expression : « *la guerre est une amère nécessité* ». Hélas ! si l'esprit humain conçoit bien le caractère *inhumain* des conflits armés, s'il les réprouve et se propose des solutions pour les bannir à jamais, les faits de l'histoire nous offrent encore une fois un tragique démenti.

M. Winston Churchill enfin, a dit sa confiance dans les destins anglais. Après avoir fait allusion à la guerre de 1914-1918, il a parlé de celle de 1939 qui en est le prolongement :

« Maintenant il nous faut recommencer.

« Il nous faut de nouveau faire face à une longue lutte, à de cruels sacrifices et ne pas nous laisser abattre, ni décourager. Nous n'avons pas seulement été démunis d'armes.

« Il est vrai que nous avions sauvé notre armée à Dunkerque mais elle était revenue sans équipements de guerre. Tous les pays du monde à l'exception de cette île et de notre Empire, auxquels nous sommes attachés de manière indissoluble, nous avait abandonnés et avaient décidé que notre existence était terminée.

« ... Nous ne sommes plus seuls. Comme je l'ai dit aux Communes, la fermeté de notre conduite d'une part, et de l'autre les agissements de l'ennemi ont amené à nos côtés deux grandes nations.

« ... Je n'ai jamais donné les assurances d'une victoire facile et qui ne coûterait rien.

« Au contraire.

« Comme vous le savez, je n'ai jamais promis autre chose que de grandes difficultés et les plus fortes déceptions avec beaucoup d'erreurs ; mais je suis sûr qu'en fin de compte tout ira bien pour nous et que tout ira mieux pour le monde, que tous ceux qui ont souffert et n'ont jamais cédé, obtiendront cette auréole de gloire que l'histoire leur accordera pour avoir donné l'exemple à la race humaine tout entière. »

M. Winston Churchill a-t-il voulu donner une leçon de courage à la Pologne, à la Belgique, à la France, à la Hollande, en soulignant que l'Angleterre avait été *abandonnée* de tous ? Qu'aurait désiré l'honorable Premier britannique ? La continuation de la lutte ? Mais alors pourquoi le peuple anglais qui donne, prétend son Ministre, un exemple au Monde, a-t-il le premier offert l'exemple de Dunkerque ?

La vérité est que M. Winston Churchill dont nous admirons malgré nous le cran physique, le dur égoïsme et l'obstination morale, a besoin de donner à son peuple une leçon de courage et de confiance pour les heures à venir. L'impuissance anglaise de créer un nouveau front malgré l'appui russe a été ressentie avec une lourde humiliation. Voilà la raison de cet optimisme de circonstance et celle de cette tragique offensive aérienne de la journée et de la nuit du 7 au 8 novembre qui s'est terminée — de source anglaise — par la perte de 35 bombardiers et de 15 chasseurs britanniques.

Du 17 au 23 novembre 1941,
Écoutez Radio-Saigon.

Lundi 17. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Concert : Mantovani et son orchestre ; — 19 h. 45 : *L'Indochine au travail :* Le Service Géographique ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : Radio-cocktail ; — 21 heures : *Le courrier des auditeurs,* par Jades ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Vos disques préférés ; — 0 h. 00 à 0 h. 25 (25 m. seulement) : Nouvelles économiques — Cours de bourse.

Mardi 18. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Nadia Dauty et de Guy Berry ; — 19 h. 45 : Causerie médicale par le Docteur Ragiot : *les maladies transmises par l'eau ;* — 20 h. 15 : *Concerto en la mineur pour le piano,* de Schumann ; — 20 h. 45 : *Sonate pour flûte, alto et harpe,* de Debussy ; — 21 h. 05 à 21 h. 30 : Quelques chansons du bon vieux temps.

Mercredi 19. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Concert avec l'orchestre Marek Weber ; — 19 h. 45 : Le quart d'heure des amateurs enfantins ; — 20 h. 15 : Le quart d'heure de la jeunesse ; — 20 h. 30 : Concert avec le concours d'artistes saigonnais ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 20 à 21 h. 30 : Musique légère.

Jeudi 20. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Concert : *Les vagabonds parisiens ;* — 19 h. 45 : *Intermezzo,* de Coleridge Taylor ; — 19 h. 55 : Ce dont on parle ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : *Le Cyclone,* de Sommerset Maugham ; — 0 h. 00 à 0 h. 25 (25 m. seulement) : Nouvelles économiques — Cours de bourse.

Vendredi 21. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Bernadette Delprat et de Louis Lynel ; — 19 h. 45 : Colline vous parle ; — 20 h. 15 : Hawaï et Tahiti ; — 20 h. 45 : Musique légère ; — 21 heures à 21 h. 30 : Les jeux radiophoniques.

Samedi 22. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Concert : Victor Olof et son orchestre ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : La galerie des vedettes ; — 20 h. 45 : Musique de danse ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : *Le ballet égyptien,* de Luigini.

Dimanche 23. — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Sélection de quelques opéras français.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

TONKIN

— NADIANE-MARIE-ANTOINETTE, fille de Mme et M. Louis Simas, propriétaire à Hanoi (28 octobre 1941).

— ALAIN-CHRISTIAN-JOEL, fils de Mme et M. Yves Vrennec, garde principal des Services Pénitentiaires (31 octobre 1941).

— JEAN-PIERRE, fils de Mme et M. Léopold Helmreich, lieutenant à Tuyên-quang (4 novembre 1941).

— CHRISTIANE-GERMAINE-GILBERTE, fille de Mme et M. Edouard Blu, ingénieur civil des Mines à Vangdanh (6 novembre 1941).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fiançailles.

COCHINCHINE

— M. Roger Breteau, avec Mlle Janine, fille de Mme et M. Jean Gautier, des Douanes et Régies (25 octobre 1941).

Mariage.

COCHINCHINE

— M. Noel Surcouf, fils du baron Robert Surcouf, avec Mlle Ginette Dedant, belle-fille et fille de M. et Mme Witte, planteurs à An-loc (22 octobre 1941).

Prochains mariages.

TONKIN

— M. René Géraud, opérateur-radioélectricien, avec Mlle Adrienne-Marie-Louise Budelot à Haiphong.

— M. Clément Cardanot, chef d'atelier de la Société Indochinoise des Transports en commun à Hanoi.

Décès.

COCHINCHINE

— Mme An, épouse de M. Nguyên-van-An, tri-phu honoraire à Tan-an (27 octobre 1941).

— M. Tran-van-Nhieu, père de M. Tran-van-Cua, ingénieur des Travaux publics (3 novembre 1941).

TONKIN

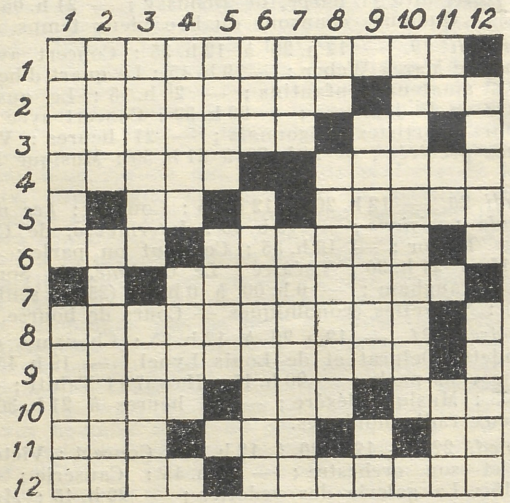
— Mme Thérèse François, épouse de M. François, ex-inspecteur de la Garde indigène (2 novembre 1941).

— M. Alphonse-René Dausset à Hanoi (5 novembre 1941).

— M. Jean Susini, des Douanes et Régies de l'Indochine (7 novembre 1941).

— M. Edouard Andt, professeur de la Faculté de Droit de Hanoi (6 novembre 1941).

MOTS CROISÉS N° 50



N° 50. — *Verticalement.*

1. — Réunion de gens que l'on invite à boire — Abondance de paroles inutiles.
2. — Fut accusé d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandrie — Ses solutions présentent à la lumière une vive fluorescence bleue.
3. — Côté gauche — Jeu d'esprit.
4. — Modification allotropique de l'oxygène — Dieu du feu.
5. — Juridiction de Rome — Instrument de menuisier.
6. — Mammifère — Qui a une teinte bleuâtre.
7. — Adverbe — Alcaloïde qui calme la toux.
8. — Dans la Côte d'Or — Décompose l'eau à la température ordinaire.
9. — Indigences — Lettre grecque.
10. — Dérobées subtilement.
11. — Adjectif — Lac d'Afrique — Décore une corniche.
12. — Dans la Nièvre — Qui présentent des bandes concentriques.

N° 50. — *Horizontalement.*

1. — Qui fortifient.
2. — Jupes — Cavité entourée d'une paroi membraneuse.
3. — Exécuter vite et mal — Phonétiquement : Diminuer.
4. — L'un des neuf chœurs des anges — Ici dedans.
5. — Note — Les Macchabées en sont originaires.
6. — Soigne les chevaux — Ville belge.
7. — Action horrible.
8. — Nacre remarquable par son éclat perlé.
9. — Emplie de menu sable.
10. — Chapeau — Renversé : pas — Sert à l'engraissement.
11. — Joint (Renversé) — Fils en arabe — Expression du midi.
12. — Indispensable pour l'équilibre — Trafics.

Solution des mots croisés n° 49

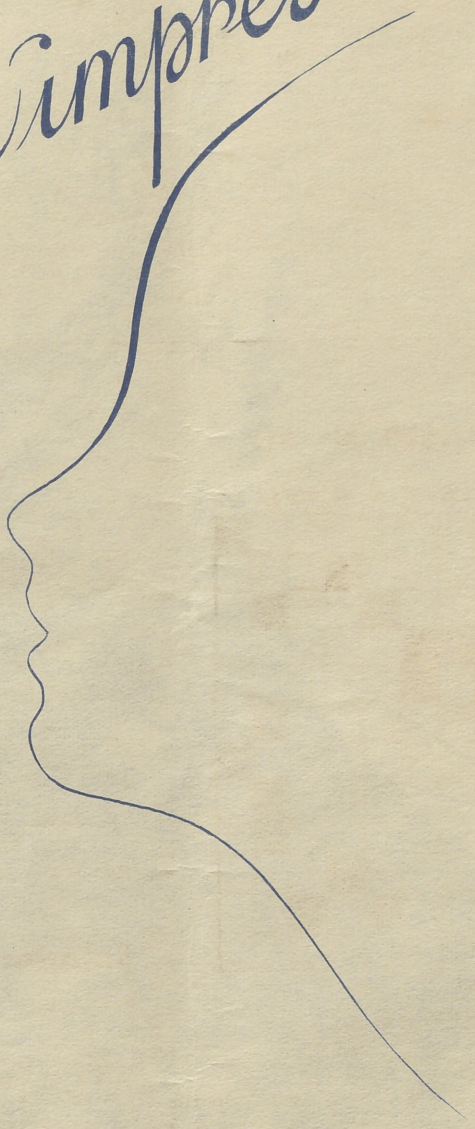
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	P	E	N	T	A	M	E	T	R	E
2	A	L	O	E	T	I	Q	U	E	S
3	L	O	T	■	A	R	U	N	S	■
4	P	R	E	U	X	■	A	N	O	N
5	E	N	■	H	I	S	T	E	R	■
6	B	■	A	L	E	■	E	L	B	E
7	R	A	M	A	■	S	U	■	E	N
8	A	M	E	N	D	E	R	O	N	T
9	L	I	N	■	U	T	■	I	T	E
10	■	S	E	C	R	E	T	E	■	R

Le Directeur : Jean SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Belle impression ?



IMPRIMERIE G TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER HANOI

TÉL: 218

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Angle d'un Dinh (Rive Gauche du Day)



Photo Hesbay

Université Côte d'Azur. Bibliothèques